

+

012330 221

NOUVEAU
RECUEIL
DE GAITÉ
ET DE PHILOSOPHIE.
PREMIERE PARTIE.



NOUVEAU
RECUEIL
DE GAITÉ^u
ET DE PHILOSOPHIE;

Par un Gentilhomme retiré du monde.

par le Comte de La Touraille
PREMIERE PARTIE.

Quoniam quidem multi conati sunt ordinare narrationem, visum est mihi tibi scribere, optime Theophile.

Luc. cap. 1. vers. 1 & 2.



A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près
Saint Yves,

Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. LXXXV.

NOUVEAU
RECUEIL

DE GAITE

ET DE PHILOSOPHIE

Par un Gentleman de la cour

PREMIERE PARTIE

Contenant plusieurs nouvelles

et diverses anecdotes

de la cour de France

depuis l'année 1715



A LONDRES

En la Cour de France

Chez Jean, Libraire, rue Saint-Jacques, Paris
Saint-Yves

Et chez les Marchands de Nouveautés

M. DCC. LXXX



NOUVEAU
RECUEIL
DE GAITÉ
ET DE PHILOSOPHIE.

LETTRE

*A ma Tante, vieille Dévote, mais bien
respectable.*

MA TRÈS-CHÈRE ET HONORÉE
TANTINE ; (a)

Enfin me voici donc à Paris. A Paris ?
J'ose à peine le croire ; il me semble déjà

(a) Expression familière du pays de Bretagne.

I. Partie.

A

R É P O N S E.

JE crois, mon cher neveu, que vous êtes plus occupé des vains plaisirs du monde, que des affaires de votre avancement.

Laissez-là vos *Pautes*, vos *Euriptilles*, & autres *olibrius*, pour vous donner tout entier aux soins des charges que vous avez droit d'attendre de vos grands alliés & de votre noble naissance.

On va vous envoyer vos titres & papiers. Il y en a fièrement toujours, & qui remontent, disent-ils, jusqu'à onze siècles & demi après la mort de notre divin Rédempteur; le Roi fera bien aise de voir tout cela.

Nous vous recommandons, votre mere & moi, toujours la crainte de Dieu. Pour moi, si j'étois-là où vous êtes, je préférerois d'entendre une belle

prédication à toutes les *balivernes* des gens de théâtre, qui sont tous excommuniés, à commencer par celui dont vous m'avez une fois lu les contes pour rire, & qui se nomme, je crois, la *Morlière*; j'aimerois mieux la Tragédie de Saint Armel (a) que toutes ces bêtises-là.

Croyez-vous en savoir plus que vos nobles & honnêtes parens, qui n'ont jamais étudié, & qui, malgré leur manque d'instructions, n'en sont pas moins des gens de bien & de bonne renommée?

Vous êtes si jeune, mon cher *Chrysostôme*, qu'étant livré à vous-même dans cette *Babylone*, je crains toujours qu'il ne vous arrive *méchef*; votre mere en mourroit de douleur; deviez-vous la quitter pour courir la *pretontaine* comme vous faites? Elle croyoit avoir

(a) Saint Drame du Patron de la Paroisse.

un enfant pour le soutien de ses vieux jours, vous l'abandonnez; & puis voilà ce que c'est que d'être mere, elle vous embrasse pourtant, & prie bien le bon Dieu pour vous.

Donnez-nous de vos nouvelles, & n'oubliez jamais une bonne *Tantine* qui n'a cessé d'avoir de l'amitié pour vous.

A *Au*, ce 1741.

L E T T R E

A la même.

MA TRÈS-CHERE *TANTINE*,

Comme vous voulez bien vous charger de mes hommages auprès de ma bonne & tendre mere, je vous prie aussi de lui dire que j'ai déjà un logement chez un Duc, qui m'a fait l'honneur de me prendre en belle amitié. Il aime

de Gaité & de Philosophie. 7

beaucoup les jeunes gens, dit-il, & il me le prouve par mille bontés, dont il ne tiendrait qu'à moi d'être honteux, ou du moins étonné.

Je vais me promener avec lui en carrosse à six chevaux. Il y a bien de la différence de cette voiture-là aux carrosses à bœufs de nos pauvres dames de campagne. J'ai eu occasion de connoître le Pere la Neuville, Jésuite, que vous aimeriez; car c'est un grand Prédicateur, & qui dit bien du mal de M. de Voltaire.

Mon Duc m'appelle sa *trouvaille*. Il doit me mener à Annet, chez Madame la Duchesse du Maine, qui rassemble dans son palais tous les savans du royaume.

J'ai prié M. de Sainte-Foix de me présenter à MM. de Fontenelle, Crébillon, Boueissy, la Chaussée, & surtout à M. de Voltaire; mais, mon Dieu, ma chere *Tantine*, que ces gens-là perdent

I. Partie.

A 4 *

à être vus de près (a)! ils se haïssent en se faisant des complimens , & n'ont véritablement d'esprit qu'aux dépens les uns des autres. J'en excepte pourtant M. de Fontenelle & M. de Voltaire , qui m'ont paru si polis & si honnêtes , que je me trouve plus à mon aise avec eux qu'avec nos répétiteurs de philosophie au Collège de Rennes.

La courtoisie du Prince à qui je suis si recommandé est celle d'un *Seigneur*. Sa grande honnêteté paroît exiger les respects de tous ceux à qui il parle ; & sa voix , malgré sa douceur équivoque , est plutôt celle de la protection que celle de la bienfaisance ; mais , s'il est permis de juger les grands , il est défendu d'en

(a) Vérité confirmée par les vers du Chevalier Bonnard.

Lorsque je vis de près ces Sages
Se maudire & se détester,
J'admirai toujours leurs Ouvrages,
En cessant de les fréquenter.

dire ce qu'on pense quand on a besoin d'eux. J'ai aussi été à Versailles, que je n'avois vu qu'en passant, & à travers les *glaces du coche*. C'est le séjour des Dieux : mais, malgré tous les charmes de cet Olympe brillant d'or & d'azur, j'ai cru m'appercevoir qu'il régnoit un peu de tristesse sur les visages de ce pays-là. C'est peut-être parce que l'orgueil n'entend point raillerie, ou à cause du respect & de la révérence qu'inspire la majesté du trône.

J'ai vu la procession des Cordons bleus ; mon Dieu, ma chère *Tantine*, que cela est beau ! Qu'il est doux de voir cette Congrégation, munie des gracieuses décorations & de la confiance du Souverain, recueillir, en commun, le tribut d'admiration & de reconnoissance que la Patrie doit à ses services & à ses vertus, qui la soutiennent & qui l'honorent !

M. le Duc de ***, tout Duc qu'il

A 5

est, ne me paroît pas trop sage. Il a chassé son Intendant pour me loger chez lui. Il me tient quelquefois des discours auxquels je n'entends rien ; mais au fond, c'est le meilleur homme du monde, pourvu qu'on le laisse faire & dire tout ce qui lui passe par la tête.

Madame la Duchesse, sa vertueuse épouse, m'a d'abord regardé d'assez mauvais œil ; mais quand elle a su que je prenois quelquefois la liberté de contredire les folies de son mari, elle m'a trouvé, du moins, ce mérite-là, & m'a témoigné de l'estime.

Le désordre & les contradictions qui regnent dans cette société commencent à m'ennuyer. J'éprouve d'ailleurs une peine secrète qui me suit jusque dans le sein des plaisirs. J'erre dans une ville tumultueuse, où je ne trouve, dans le fait, ni parens ni amis. Je ne tiens à personne, & mon indépendance me fait peur. C'est là le premier sentiment qui

s'est fait jour dans mon cœur, au milieu de tant de gens qui ne peuvent ni ne doivent s'intéresser à mon bonheur. O mes chers parens, que je vous regrette! mais m'y voilà, il faut bien que je tâche de tirer parti de mon voyage.

Je suis, avec respect,

MA TRÈS-CHERE *TANTINE*;

V.....

A Paris, ce Février 1741.

L E T T R E

A la même.

MA TRÈS-CHERE *TANTE*;

Car on se moque ici de moi quand je vous appelle ma *Tantine*, il y a bien long-tems que je n'ai eu le doux plaisir de vous écrire. Un enchaînement d'affaires, & peut-être de dissipations pré-

judiciales à ma fortune , sans parler du projet de mon départ , tout cela m'a empêché de vous écrire ; mais non pas de penser à vous , qui êtes , par vos avis & vos bienfaits , ma seconde mere.

O mon Dieu , que l'expérience m'a déjà donné d'affreuses lumieres sur les mœurs & coutumes de ce pays-ci ! J'ai été balloté & trompé par tous les hommes & par tous les événemens. Le plus fripon est , ici , presque toujours le plus heureux & le mieux traité dans les chances de la fortune , & souvent dans l'opinion des gens *comme il faut* , chez qui la probité semble n'être qu'un mot.

Tout ce que j'ai pris pour la vertu , n'est autre chose que le vice récrépi , sur-tout à la Cour ; dans ce superbe temple de l'iniquité , c'est à qui trompera plus finement l'idole du pouvoir. Malgré les sentimens vraiment paternels

d'un bon Roi, des bontés duquel on abuse, le mot de patrie est nul, à côté de l'intérêt personnel; celui qui feroit le plus propre au service de la chose publique, n'aura que les rebuts d'un intrigant inepte & préféré (a).

« Qu'est-ce que me fait l'Etat, pourvu » que le mien soit heureux? » Voilà comme on raisonne sous le masque de l'hypocrisie politique; ce n'est pas qu'il n'y ait en France beaucoup d'orgueil individuel; mais il n'y a point de fierté patriotique. Ces réflexions vous ennuiant, ma chere Tante; cependant il est tout naturel que je me fasse honneur des leçons de mon expérience; elle me coûte assez cher.

Je vais rentrer dans le sein de ma chere famille, chargé d'espérance, & très-léger d'argent.

(a) Ces abus ont disparu sous ce nouveau regne, en 1785.

Malgré ce que je viens de vous dire, ma chere Tante, Paris est une ville charmante pour satisfaire tous les goûts; on y trouve la liberté, les talens, & tous les genres de vie qu'on veut embrasser, sans y craindre les regards de la multitude; mais pour y jouir en paix de ces avantages, il faut avoir le moyen & le bon esprit de ne rien demander à personne.

Quoi qu'il soit de cet assidu brigandage, presque toujours impuni parmi tant de citoyens entassés, il y a chez eux des vertus, mais si modestes & si cachées, qu'il est très-difficile de mettre, pour ainsi dire, le doigt dessus.

Une chose qui vous étonnera, ma chere Tante, vous qui êtes si dévote, c'est qu'on ne trouve pas souvent à l'église les Prélats ou les Abbés, dont les anti-chambres de Versailles regorgent: les pauvres Prêtres s'égosillent dans la solitude des temples du Sei-

gneur, tandis que le haut Clergé, presque tout composé de gens d'esprit & de naissance, est moins occupé du bréviaire de sa dévotion, que de celui de ses plaisirs.

Je partirai le mois prochain, malgré mon Duc, à qui j'ai promis de revenir bientôt. Tous mes protecteurs me souhaitent déjà un bon voyage pour se défaire de moi, & pour m'oublier plus à leur aise. Mettez aux pieds de ma tendre mere mes hommages respectueux, & prenez pour vous, ma chere Tante, la part qui vous revient naturellement de tous les sentimens de mon cœur.

Je suis, avec respect,

V.....

A Paris, ce

1784.

L E T T R E*A M. le Duc de ****

M. le Duc,

Il est vrai que je ne suis pas riche ; mais jamais ma pauvreté ne me fera prendre un emploi contraire à la dignité de ma naissance.

La place que vous m'offrez ne me convient point, & je vous en remercie. Vos bontés, M. le Duc, méritent de ma part d'autant plus de reconnoissance, que je n'avois aucun droit d'y prétendre : mais je ne suis ni assez jeune ni assez sot pour en féliciter mon jeune âge & ma figure, qui ne valent assurément ni vos éloges, ni vos bienfaits.

On me fait espérer une place chez un Prince du Sang, dans la maison duquel les services militaires & la haute noblesse ont toujours trouvé asyle &

bienveillance. Je me sens déjà fatigué & rebuté sur les routes de la fortune. J'ai de grandes alliances à la Cour, qui ne m'ont donné jusqu'ici que des mortifications & de l'ennui. J'ai été, avant mon départ, obligé de répondre à un Ministre, (qui me traitoit un peu légèrement sur le choix de mes moyens) que je croyois la voie de sa maîtresse, jeune & jolie, plus propre à me servir auprès de lui que celle de Madame la Marquise de * * *, ma parente, vieille & laide: voilà, lui ai-je dit, Monsieur, les moyens qu'on est forcé d'employer dans le pays de la protection, qui ne fut jamais celui de la justice.

Je m'en suis vraisemblablement fait un ennemi par ma noble franchise, au lieu que j'aurois pu m'en faire un patron, par une adulation basse & perfide.

J'espère, M. le Duc, avoir l'honneur de vous faire ma cour l'an prochain. Je n'ai d'autre ambition que

celle de me tirer, s'il est possible, des boues de mon village, où l'ignorance grossière & les caquets de mon triste voisinage me donnent du dégoût & de la tristesse, & dérangent mon premier amour pour le berceau de mon enfance.

Les nobles ivrognes (a) de mon canton me reprochent amèrement ma tempérance; il y a des prêtres qui me regardent déjà comme un athée, parce que je lis des livres de philosophie, & parce que je ris quelquefois de leurs superstitions insensées. Enfin, les sots préjugés, les plates calomnies, les procès, les vertus gauches de mon pauvre pays, nourrissent dans mon cœur le secret projet de le quitter.

Peut-être qu'un jour, M. le Duc, quand je serai guéri des erreurs de la

(a) Dans ce tems-là l'ivrognerie étoit encore à la mode, sur-tout en Province.

vie, me trouverai-je trop heureux d'y revenir, comme *Seramentado*, personnage d'un nouveau conte de M. de Voltaire, dont j'ai entendu la lecture.

Je vous avouerai, M. le Duc, que je ne suis pas assez savant pour résoudre les questions que vous me faites. Le Pere de la Neuville, votre ami, les savans Oratoriens, qui sont ceux de Madame la Duchesse, sont bien plus dignes que moi de donner une solution aux problêmes que vous me proposez.

Un M. Diderot, que j'ai vu chez vous, M. le Duc, prétend qu'il est impossible à l'homme d'avoir la moindre idée des suites de la mort. Cependant la plupart des peuples du monde lui promettent des punitions ou des récompenses lors de la dissolution de la matiere qui compose son chétif individu. Quand ces principes ne seroient que politiquement établis, sans le secours de la religion,

dont je respecte les usages , & dont je ne rejette que les abus , ce seroit encore un bien ; & l'enfer devient un frein de plus pour contenir la perversité de l'espece.

A l'égard d'un principe créateur , il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour s'en convaincre. Pour ce qui est de *Jansénius* & de *Molina* , ces pauvres gens ne valent pas trop la peine qu'on en parle. Vous avez vu vous-même , M. le Duc, le Régent faire rentrer ces plats Auteurs de plates disputes dans le néant d'où ils étoient sortis : je puis me tromper ; mais je crois qu'il y a bien de la duperie à disputer sur des choses aussi ridicules qu'inintelligibles.

Je suis, avec respect,

M. LE DUC,

V.....

En Bretagne, ce 1746.

L E T T R E

Au même.

M. LE DUC ,

Vous m'avez permis de compter sur votre amitié ; c'est à ce sentiment que parle mon cœur , en vous annonçant la mort de ma pauvre mere.

Ne pouvant pleurer avec vous , M. le Duc, j'inonde de mes larmes ce papier que vous lirez, & qui vous portera ma douleur.

Qui pourroit jamais, dans le cours de la vie , remplacer une bonne mere ? La nature en a fait un prodige de tendresse & de soins , jusque chez les animaux féroces.

Cette digne femme a voulu dérober aux tourmens de son agonie , quelques

caresses , derniers besoins de son cœur maternel : elle étoit presque morte , que sa tendresse pour moi vivoit encore ; sa main froide est restée dans la mienne pour signe d'un éternel adieu. Si la mort avoit des pleurs , elle en auroit versés en quittant pour jamais l'enfant qu'elle a tant aimé. Mon éducation s'en est sans doute ressentie ; mais est-ce à moi à lui reprocher l'excès de ses bontés ?

Vous seriez touché de l'état où je me trouve ; sans vous , M. le Duc , je me croirois seul sur la terre ; mais , dans le pays que vous habitez , a-t-on le tems d'avoir un sentiment , & le courage de plaindre un malheureux ?

Je ne puis , dans ce moment-ci , sentir d'autre besoin que celui de vous aller rejoindre ; je vais travailler pour m'en procurer les moyens ; un mot de votre main , M. le Duc , commencera ma consolation , & le plaisir de vous revoir me

promet, sinon la fin, du moins le soulagement de mes peines.

Je suis avec respect,

M. LE DUC,
V.....

Au Chateau de en Bretagne, ce 1747.

L E T T R E

Au même.

M. LE DUC,

Vous me paroissez médiocrement touché de mon affliction. *Le tems*, dites-vous, & *les plaisirs de la Capitale*, me feront tout oublier. Non, M. le Duc, un oubli semblable seroit le procédé d'un ingrat; & jamais mon cœur ne m'a permis de l'être.

Est-ce que les Ducs & Pairs dédaignent ces regrets, naturels au

Village , peut-être ridicules à la Cour, & si chers aux ames sensibles ? Que voulez-vous donc dire, M. le Duc , en parlant des amusemens de vos anciens camarades , les Ducs de * * * , qui faisoient, dites-vous, de l'amour , un *hochet* à leur fantaisie ? La mienne n'admettra jamais que des plaisirs aussi honnêtes qu'irréprochables. Cette fierté pudique me rendra peut-être encore plus digne de votre estime.

Je n'irai point emprunter de l'argent du Receveur-Général de votre Duché. Comment en auroit-il pour moi , lui qui n'en a pas le plus souvent pour vous ? Je ne vous en dois pas moins de reconnaissance. La Tante dont je vous ai parlé, M. le Duc, viendra à mon secours : elle n'est cependant pas riche ; mais elle a la bienfaisance de sa digne sœur , & presque pour moi les entrailles d'une mere. J'ai été pour la mienne , M. le Duc , l'enfant de ses vœux & l'objet de ses complaisances ;

plaisance ; ma vie a pensé lui coûter la sienne , elle m'en aimoit davantage.

J'aime à me rappeler que les cloches de la Paroisse , un *Te Deum* , fredonné par des Prêtres , épris de vin & de jubilation , des présens à l'église , des orgies de famille , signalerent ma naissance. Tout le monde étoit ivre dans la maison , à commencer par le maître , quand on me porta sur les Fonts de Baptême ; un vieux Valet & une vieille Servante me soutinrent comme ils purent. Le Curé , qui n'avoit que deux passions , celle d'aimer le bon Dieu , & le bon vin , se trompa dans le rituel , & me fiança au lieu de me baptiser ; enfin , à cela près de quelques petites incommodités , je me trouvai le seul de sang-froid dans cette cérémonie.

Pardonnez-moi , M. le Duc , de vous entretenir de ces *causeries bourgeoises* , comme dit M^{me}. de Sevigné ; elle vous ont quelques fois servi , disiez-vous , d'antidote contre vos occupations ducales.

Vous souvenez-vous d'un souper, où le fameux Pere Latour, & Madame la Duchesse de * * *, son écoliere, penserent crever de rire, au récit d'une certaine visite que je fis, dans mon enfance, chez une Présidente de notre Province? Je me suis apperçu que celui qui raconte ses bévues, est plus volontiers écouté, que celui qui se vante de ses prouesses. Les aveux de la modestie font plutôt fortune, que les récits de la vanité. Quand la franchise ôte à la malignité ses droits, elle n'a plus rien à dire.

J'ai connu un Ambassadeur, qui excédoit toutes les jolies femmes du récit de ses exploits. Toujours victorieux dans ses études, dans ses amours, dans ses affaires, dans ses négociations, sa jactance étoit inépuisable; & les bâillemens de la société cessoient, quand son Excellence alloit se coucher. J'en vais faire autant pour terminer cette lettre soporative; mais qui n'est cependant qu'une nouvelle

preuve de vos bontés pour moi , &
de mon inviolable attachement pour
vous.

Je suis avec respect ,

M. LE DUC ,

V.....

Au Château de en Bretagne , ce 1748.

L E T T R E

*A Madame la Duchesse de ***.*

Vous voulez-donc , Madame la Du-
chesse, égayer un peu votre jeune société,
de la petite relation que je vous fis , un
jour , de mon entrée dans le monde ?

Ce récit vous fit rire ; le souvenir
vous en plaît encore ; mais je vous pré-
viens qu'il faut , pour bien faire , que
ces niaiseries soient contées , & point

écrites : elles n'en valent d'ailleurs pas la peine.

Il n'y a que la conversation du Maréchal d'Hocquincourt & du Pere Canaye, qui puisse se passer du jeu de la pantomime ; encore se trouve-t-il dans la magie du style de Saint - Evremont.

Vous commencez à vous ennuyer à la campagne ? On se lasse dans les plus douces situations de la vie. Enfin, Madame la Duchesse, je suis chargé de vous dire que l'arrière saison & les vœux de l'amitié vous rappellent dans la Capitale. C'est assez donner de regrets, & vous consacrer à la retraite, pour la perte de son Altesse Royale (a).

Je vais prendre mon historiette dans son point originel ; car, je crois que pour bien entendre une relation, il faut, pour ainsi dire, se placer à côté de sa source.

(a) Madame la Duchesse d'Orléans, Douairière, morte en Janvier 1749.

Vous saurez donc, Madame la Duchesse, que mon pauvre pere, dix-huitieme cadet d'une noble & indigente Maison de Bretagne, se retira du service sous la Régence, après avoir été longtemps Capitaine de Dragons, dans les sanglantes & dévastatrices guerres de Louis XIV.

Le Régent lui fit donner une gratification annuelle, qui n'a jamais été payée qu'en papier de Law, c'est-à-dire, en monnoie de singe. Cette grace lui fut accordée par l'entremise de mon oncle le Jésuite, intrigant & co-souffleur du Prince, pour parvenir au grand-œuvre, qu'on appelle la *pierre philosophale*, aussi difficile à trouver que la vraie philosophie. On ne donnoit point alors de retraite aux Capitaines (a). Mon pere fut fait Lieutenant-Colonel, ensuite Brigadier, & n'en fut pas plus riche. Cela ne l'em-

(a) Les finances de l'État étoient épuisées.

pêcha pas de se marier. L'hymen ne le traita pas mieux que la guerre. Un procès le ruina; mais sa vertueuse compagne lui donna, pour consolation, un *présomptif héritier*, qui devoit un jour, Madame la Duchesse, vous faire rire, par le récit de son début dans la société d'une Présidente à Mortier au Parlement de Bretagne.

Mon pere, qui sentoît son défaut d'éducation, car à peine savoit-il signer son nom, me fit donner un précepteur, c'est-à-dire, un payfan apprenti-prêtre, qui, d'après ses plates instructions, me mit bientôt en état d'entrer au College des Jésuites de Rennes, en 1732. Observez, je vous prie, Madame la Duchesse, que M. le Brigadier de Dragons, qui craignoit plus le feu d'un procès que celui d'une bataille, avoit imaginé que j'apprenois dans mes classes le droit & la coutume de Bretagne, pour *le défendre des griffes de la chicane*; & quand il fut

désabusé, il me retira bientôt de mes études, qui, disoit-il, ne m'apprenoient que des sottises.

Il n'avoit pas tout-à-fait tort ; car, je me souviens que pour me faire honneur de mon savoir, j'écrivis un jour à ma mere, qu'affligé de l'avoir quittée, *les larmes de mes yeux ressembloient aux torrens qui tombent des montagnes, à la premiere fonte des neiges.*

J'avois pris ces belles choses là sous la dictée de mon Régent ; alors mon pere arriva bien vite, pour savoir si j'étois fou ou malade. Il me demanda pourquoi je mandois à ma mere que j'avois des *montagnes de neiges fondues dans les yeux* ? Je lui répondis que c'étoit une figure de rhétorique, nommée *hyperbole* ; d'après cet aveu, il me fit revenir au logis paternel, sous la triste fêrule d'un autre *pédagogue*, encore prêtre (a), bi-

(a) Pourquoi toujours des prêtres, depuis le berceau jusqu'à l'agonie ?

got, ivrogne, qui est devenu, par degrés, le *législateur* de toutes les consciences de la maison.

Cependant mes bons parens commençoient à devenir vieux & infirmes; ils vivoient retirés du monde, dont je n'avois nulle idée.

Il fallut toutefois me charger d'une commission délicate pour mon âge, & difficile pour l'ignorance villageoise dans laquelle j'avois vécu.

Il s'agissoit d'aller remercier une Présidente du voisinage, qui avoit rendu des services à la famille de ma mere, dans un procès considérable qu'elle venoit de gagner au Parlement.

Cette Présidente étoit très-riche, & tenoit un grand état de maison.

Je fus prévenu de tout ce que j'allois voir, & de tout ce que je devois dire. Mon ambassade me tourna la tête; & je me préparai à partir le lendemain matin.

On employa toute la soirée à me *siffler* mon compliment, *chef-d'œuvre* de mon Précepteur. On me mit des papillottes, cimentées avec du blanc d'œuf, pour courber irrésistiblement la rectitude de mes cheveux. On me dit que je monteroie *Jean-le-Cerf*, le beau *Palefroy* de mon *ché-pere* (a), & qu'enfin je serois armé de son *épée d'argent*.

Vous croyez facilement, Madame la Duchesse, que je ne soupai ni ne dormis de joie & d'impatience.

Je répétois sans cesse mon compliment; le jour paroît enfin, & me voilà sur la route, portant entre les deux épaules une tête grosse comme une citrouille.

J'entendois, sur mon chemin, les paysans s'écrier: « Mon Dieu, la belle

(a) Expression plus familière alors en Bretagne que celle de papa.

» grosse perruque qu'a là notre jeune
» Seigneur ! »

Cependant, en entrant dans les avenues du riche château où j'allois représenter, j'éprouvai quelques inquiétudes. J'allois voir une grande Dame que je ne connoissois point; j'allois me trouver au milieu d'une nombreuse compagnie que je ne connoissois pas davantage; mais je portois l'ordre d'un pere, & les hommages de sa reconnoissance : mais au fait, me disois-je à moi-même, Madame la Présidente n'est pas de meilleure condition que le fils d'un brave Officier qui a reçu cinq blessures au travers du corps, dont l'ont honoré les ennemis du Roi; d'ailleurs je la compare, dans mon compliment, à la Reine des Cieux; ce fut avec ces pensées que j'arrivai dans la cour du château. Après avoir confié *Jean-le-Cerf* à mon nigaud de valet, j'entrai dans une vaste & superbe piece,

qui étoit la salle à manger, où je ne trouvais personne; tout le monde étoit à la promenade avant le dîné, pour profiter des rares beaux jours du printemps. Je vis un couvert mis pour plus de trente personnes. Je pénétre dans la chambre voisine; j'y trouve un Monsieur & une Dame d'un certain âge, qui avoient préféré le repos à la promenade. Je ne doutai point que ce fût là la maîtresse du logis. Alors je détache ma révérence en trois tems, & je dis:
« *Madame la Présidente*, je viens de la
» part de mon *ché-pere*; le respectable
» auteur de mes jours, pour.....
(ici ma mémoire me fait faux-bon)
» qui m'a dit, comme ça, va-t-en la
» remercier, pour les bontés.....
» d'un procès que..... qui..... par
» ses soins.....

Monsieur, me dit cette Dame, en m'interrompant, je n'ai pas l'honneur

d'être celle à qui vous adressez votre compliment, elle est dans les jardins; elle va rentrer.

J'apperçus, en me rengorgeant, ma figure dans une glace, & j'en aurois ri moi-même, si je n'avois été un peu déconcerté.

Une autre porte s'ouvre, & je vis entrer une femme d'assez bonne mine, qui apportoit un bouquet à celle que je venois de haranguer: Ah! dis-je, tout par moi, voici mon affaire! Je me jette au-devant d'elle, & recommence mon remerciement, « pour un procès » dont..... auquel..... &.....

Eh! Monsieur, me dit-elle, vous vous trompez; je suis la première femme de Madame la Présidente, de la part de laquelle je venois apporter des fleurs à Madame la Marquise. Je sentis mes bévues, & la honte m'étouffoit; enfin la compagnie rentra.

Je ne doutai point que la maîtresse du château ne fût à la tête, *une Présidente!* J'arrête donc la colonne, en recommençant encore ma perfide harangue; la Dame à qui je l'adrescois, qui se pinçoit les levres en riant de ma figure, de ma frisure & de mon éloquence, me dit :
« Monsieur, Madame la Présidente va
» venir; elle est restée derriere avec
» M. de la G * * * . »

Ah! mon Dieu, dis-je en moi-même, qu'une Présidente est difficile à trouver.

Alors je vis paroître, appuyée sur le bras de M. de la G * * *, *une petite femme*, à mon grand étonnement; car je me figurois qu'une telle Dame devoit être aussi éminente en taille qu'en dignité; mon petit orgueil ne tenoit plus contre la *Présidence*; c'étoit enfin celle à qui j'avois à faire.

Le Gentilhomme qui lui donnoit la main me rassura beaucoup; il étoit notre proche voisin, & j'en étois connu.

« Ah! qu'est-ce qui amene ici le *petit*
» *du Bois-du-Loup*? C'étoit mon nom
» de college. Madame, dit-il en me
» présentant, voilà le jeune homme le
» plus sage du monde, & le meilleur
» écolier. »

Encouragé, ou pour mieux dire
étourdi par cet éloge, je recommençai
ma révérence, & je vis la compagnie
m'entourer pour entendre mon discours.
« Madame la Présidente, dis-je alors,
» avec une assurance équivoque, mon
» pere, qui ne se porte pas bien, m'a
» envoyé vers vous..... vers vous.....
» pour un procès..... dont, sans vos
» bontés..... bontés..... comme si
» c'étoit *la Reine des Cieux*..... jamais la
» justice n'auroit pu..... Laissons-là les
» complimens, Monsieur, les petites
» choses n'en valent pas les frais, »
me dit la Présidente, pour me tirer d'em-
barras. Nous en étions là, Madame la
Duchesse, lorsque le maître-d'hôtel,

qui me parut un *Monsieur*, vint dire que *Madame* étoit servie.

Je vis que tous ces *Messieurs* prenoient un pan de leur habit pour donner la main aux Dames. J'en voulus faire autant; mais, en passant à la porte, ma longue épée se prit en travers, & j'engorgeai le passage. Allons donc, *Mesdames*, dit la Présidente, qu'est-ce qui vous arrête? C'est, lui dit-on, l'épée du *petit du Bois-du-Loup*; ôtez-la, me dit-elle, vous n'en avez que faire; oh! *que si fait*, c'est, dis-je, une belle épée d'argent (a). C'est celle de mon *ché-pere*, qu'il a bien voulu me prêter, ainsi que son beau cheval, qui s'appelle *Jean-le-Cerf*. J'excitai un nouvel éclat de rire. Enfin, me voilà défarmé, & à table avec au moins trente personnes, dont je ne connoissois que l'obligeant Gentilhomme, qui s'étoit montré le pro-

(a) C'étoit alors un luxe pour un Gentilhomme de campagne.

recteur de mon jeune âge & de mon ignorance ; il voulut prouver qu'on pouvoit fort bien ne pas savoir les usages du monde , & très-bien connoître les principes de la langue latine , fans compter , ajoutai-je , le catéchisme du pere *Canisius* , que je fais sur le bout du doigt.

La Présidente , qui étoit dévote & dirigée par un Jésuite , mais pourtant la meilleure femme du monde , fut enchantée de mon petit savoir , & redoubla d'indulgence en faveur de mes bêtises.

Je mangeois gauchement , & n'entendois rien à ce qu'on disoit. J'étois l'objet des regards & le jouet des questions de la compagnie ; je répondois comme si j'avois encore été sur les bancs de mon college , en *niant* ou *distinguant la majeure* , pour y ajuster ma conséquence.

Une jolie femme , qui n'avoit cessé de rire de mon jargon & de ma figure hétéroclite , s'avisa de m'envoyer

demandeur un râble de levreau qui étoit devant moi. J'ignorois ce que c'étoit qu'un *râble*; mais je voulus faire l'entendu, & je me mis à tordre l'échine de la bête, qui nageoit dans une sauce rousse. J'en inondai tout mon voisinage. Les uns crioient & les autres rioient, quand le maître-d'hôtel vint me tirer de peine, en me priant *sérieusement* de ne me plus mêler de *découper* les viandes. C'étoit un fier *découpeur* que ce contrôleur de la bouche!

Je gage, Monsieur, me dit la Présidente, que vous vous entendez mieux à expliquer Cicéron, qu'à servir les Dames; & je vous crois très-habile en latin. « Pas mal, répondis-je; j'ai été » deux fois César & trois fois Empereur » l'année dernière.

» J'ai mis de côté *Jean Despautere*, » pour bien apprendre mon *rudiment* & » mes *particules*, afin de traduire les » églogues de Virgile. Qu'il

» y a de belles choses dans le *Salve*, pre-
» ceptor! Mais ce qui m'a-
» muse le plus, ce sont les difficultés
» que je propose aux Écoliers. Je les
» fais endêver en les mettant à-*quia*.
» Par exemple, permettez-moi, Ma-
» dame la Présidente, de vous deman-
» der comment vous diriez en latin,
» si je me baigne ce soir, je serai battu?»
Je n'en fais pas assez, me dit la bonne
Dame, pour vous répondre.

Un Evêque, un Jésuite, deux Abbés,
un Curé, ne purent résoudre ma ques-
tion. Je triomphois & je me glorifiois de
l'ignorance de tout ce monde-là, à qui
je dis, enfin, avec le sourire de la supé-
riorité: Eh! Messieurs, voici comment
cela se met en latin: *si cero-nem, vapula-*
bor. Ma vanité fit éclat, sur-tout lorsque
Monseigneur (a) avoua qu'un pere devoit

(a) Vincent-François Desmarest, Evêque
de *Saint-Malo*.

être bien glorieux d'avoir un fils si docte & si aimable.

Cependant , en me faisant *admirer* de mes commensaux , je ne laissois pas que de boire du vin de Champagne , que j'avalais comme du lait. Insensiblement ma tête s'en ressentit , tous les objets me semblerent tourner dans l'appartement. On s'apperçut que j'étois ivre : nouveau sujet de-joie. Enfin , Madame la Duchesse , pour terminer cette relation , déjà trop longue , je vous dirai qu'après le dîné , la Présidente me fit asseoir à côté d'elle , à sa partie d'homme ; je m'y endormis. Les éclats de rire me réveillèrent ; il fallut partir : adieu donc mon *petit du Bois-du-Loup* , & me voilà sur la route.

J'étois déjà à une lieue , lorsque je m'apperçus que j'avois oublié mon épée ; mon payfan de valet ne voulut pas retourner au château , parce que , disoit-il , on s'y étoit moqué de lui.

Comment rentrer au logis sur *Jean-le-Cerf*, sans *l'épée d'argent* ?

Je fus obligé d'aller moi-même la chercher. On rioit encore lorsque j'arrivai : M. de la G * * * fut obligé de m'aider à la remettre à mon côté. Je gagne la porte, où cette longue *rapie* m'arrête encore. Je me retourne avec un ton, moitié ivre & moitié plaisant, en disant :
» Mesdames, si vous raisonnez, je vais
» recommencer la harangue du procès. »
On se tenoit aux côtés, & me voilà parti. J'arrivai fort tard chez mes parens, qui étoient venus au-devant de moi. Ils me demanderent si je m'étois bien tiré d'affaire : *O que oui !* dis-je ; je vous conterai tout cela demain.

J'avois besoin de reposer ma grosse tête, un peu défrisée, & encore fumante des vapeurs du vin de Champagne. Le lendemain je me vantai d'avoir fait des merveilles dans ma commission : mon pere & ma mere qui m'aimoient, Dieu

fait(a)! prophétiserent alors que je serois
un très-joli garçon. Ce n'est pas là la pre-
miere prophétie dont se soit moqué
l'incrédule.

Recevez , Madame la Duchesse ;
l'hommage de mon respect.

A Paris , ce 12 Octobre 1749.

(a) Comme Léonide , pere d'Origene , qui
alloit baiser la poitrine de son fils lorsqu'il dor-
moit , comme le sanctuaire de l'esprit.

VIELLES CHANSONS,

*Qu'on chantoit autrefois au fruit. On ne
rougissoit point alors de chanter la
Musique nationale, au lieu des fredons
étrangers qu'on y a substitués.*

PUISSANT Bacchus, j'implore ton appui;
Viens triompher d'une fatale flamme;
L'amour de ses tourmens accable trop mon ame;
Viens, pour jamais, l'en chasser aujourd'hui.
Plonge ses traits dans ton divin breuvage,
Inonde ce tyran de ton aimable jus;
Qu'il sera doux de voir, sur les flots de Bacchus,
Le Dieu des tendres feux se sauver à la nage.

A U T R E.

A PEINE l'amour, dans mon ame,
Eut lancé ses feux & ses traits,
Je crus dans des flots de vin frais
Eteindre ma brûlante flamme;
Mais ce Dieu qui vit mon dessein,
Prit, pour m'enflammer davantage,
Le goût & la couleur du vin,
Et plus j'en versai dans mon sein,
Plus le traître y fit de ravage.

A U T R E.

PLAINTÉ A L'AURE.

H ATEZ-VOUS, paresseuse Aurore,
L'amour, en me comblant de toutes les faveurs,
Laisse à mes sens de quoi se plaindre encore
Au milieu de mille douceurs.

D'une trop longue nuit chassez les tristes ombres,
Et sans m'ôter les biens les plus délicieux,
Donnez-moi les plaisirs que vos voiles trop
sombres

Dérobent encore à mes yeux. (a)

R É P O N S E

D E L' A U R O R E.

QU'AVEZ-VOUS, quel chagrin vous presse?
Que manque-t-il encore à vos tendres desirs?

Faut-il ainsi m'accuser de paresse,

Moi qui fais durer vos plaisirs?

Quand à votre bonheur, ingrat, je m'intéresse,
Quand pour vous en combler je reste dans les
cieux ;

De quoi vous plaignez-vous ? Le jour vous rend
sans cesse

Ce que la nuit ôte à vos yeux.

(a) Apparemment qu'alors il n'y avoit pas de
lampe de nuit.

RONDEAU

R O N D E A U (a)

Sur une ingénuité.

Non, non, je n'irai plus, ma mere,
Je n'irai plus sur la fougere.
L'autre jour je vis un berger
Qui renversoit par terre
Une jeune bergere;
Je crus qu'il alloit l'égorger.
Non, non, je n'irai plus, ma mere,
Je n'irai plus sur la fougere.
Sans doute le brutal
Lui faisoit bien du mal;
Car la pauvre innocente
Disoit: Ah! je me meurs,
D'une voix languissante
A fendre tous les cœurs.
Non, non, je n'irai plus, ma mere,
Je n'irai plus sur la fougere.

(a) Mis en-musique par Mouret.

I. Partie.

C

C O U P L E T

Mis en Musique par Naudé.

EN vain la brillante Aurore
S'élève d'un vol léger;
Si je ne vois mon berger,
Je crois qu'il est nuit encore.
C'est l'astre de mon amour.
Lorsque ce berger sommeille,
Mon soleil a fait son tour,
Et le moment qu'il s'éveille,
Pour moi c'est le point du jour.

A U T R E.

Conseil aux jeunes gens.

NE vous piquez pas de constance,
Si vous ne savez pas ménager les plaisirs :
C'est en épuisant ses desirs,
Qu'un amour trop heureux change en indifférence.

A U T R E.

SAVOIR bien jouir de ses sens,
C'est rendre hommage à la nature ;
Mais refuser ses deux présens,
C'est lui faire une injure.
Pour nous donner du superflus,
Cette mere est trop sage ;
Elle ne défend que l'abus,
Et nous permet l'usage.

LA VEILLE DU PLAISIR.

Sur l'Air: *Le connois-tu, ma chere Éléonore?*

J'AI désarmé ta rigueur inhumaine;
Quoi! tu consens à combler tous mes vœux?
C'est à tes pieds que je traînois ma chaîne,
C'est dans tes bras que je vais être heureux.

Pour abréger le tourment que j'endure,
Charmante nuit, j'implore ton retour.
Viens, cache aux yeux de toute la nature
Tous les trésors que me promet l'amour.

Quand cette nuit, & ma tendresse extrême,
D'intelligence, iront pour te trouver;
N'ouvre les yeux que pour dire, *je t'aime*,
Et ne les ferme que pour le prouver.

Je vais mourir sur le sein de Silvie;
Car, c'est ainsi qu'en ordonne l'amour:
Ah! qu'il est doux d'aller perdre la vie
Par le plaisir qui nous donne *le jour*.

RÉVEILLE D'AMINTE

O U

LES DANGERS DU POINT DU JOUR,

Cantatille dans l'ancien goût.

A MINTE, au lever de l'Aurore,
Qui vient éclairer son erreur,
Du tendre berger qu'elle adore,
Sentoit l'image dans son cœur;
Son cœur en soupirant encore.
Douce nuit, reviens sur tes pas,
Et rappelle cet heureux songe;
Mon amant étoit dans mes bras,
Hélas! ce n'étoit qu'un mensonge...
Dans le délire de ses sens,
Ainsi parloit la jeune amante;
Et le desir qui la tourmente
Lui promettoit des plaisirs ravissans.
Mais déjà l'horizon s'éclaire;
Tout s'anime & se reproduit,
Et du flambeau du jour la belle avant-courrière,
Presse vers l'occident les ombres de la nuit.

Pourquoi faut-il que tout ce qui respire,
Disoit Aminte en sa douleur,
Des charmes du matin célèbre ici l'empire,
Quand je reproche au jour ma timide langueur?
A l'amour je rendois hommage
Dans le silence de la nuit,
Et malgré moi des pleurs inondent mon visage,
Quand je perds une erreur si chère & qui s'enfuit.
Belle Aminte, essuyez vos larmes;
Voici l'amour, votre consolateur,
Qui revient, par de nouveaux charmes,
Réaliser votre bonheur.
Ah, Dieux! mais ce délire extrême,
Dont le tendre amour la combla,
Lui fit perdre le plaisir même,
Avec l'amour qui s'envola.

Conservons sans cesse l'attente
D'un bien que notre cœur poursuit.
Souvent la vérité détruit
L'aimable erreur qui nous enchante.

LES AVEUX DE LA BERGERE.

Sur l'Air: *N'aimez jamais qu'on ne vous aime.*

OUI, je partage la tendresse
D'un berger plus beau que le jour,
Et voudrois lui donner, sans cesse,
Autant de plaisir que d'amour.

Souvent dans notre voisinage,
Quand j'entends prononcer son nom,
La rougeur me monte au visage,
Et semble en dire la raison.

Quand je rencontre la prunelle,
Qui vient pour caresser mon sein,
Mon cœur s'envole au-devant d'elle,
Et fait la moitié du chemin.

Quand il met sa main dans la mienne,
Je sens frissonner tout mon corps:
Malgré moi je serre la sienne,
Sans en éprouver de remords.

De deux roses qu'il fit éclore,
Un jour qu'il paroit mon corset,
Il m'en vit deux autres encore
Qu'il préféreroit à son bouquet.

Si quelquefois d'un ton farouche
A ses feux je veux m'opposer,
Soudain il me ferme la bouche
En y plaçant un doux baiser.

Un soir revenant du village,
Tous deux assis sur le gazon,
Il me tint un si doux langage,
Qu'enfin j'en perdis la raison.

Je voulus lui crier, arrête,
Mais je ne poussai qu'un soupir;
Et ne pus retrouver ma tête,
Qu'en sortant des bras du plaisir.

A U T R E.

L'AMOUR-PROPRE DÉVOILÉ.

P L U S je vous vois, plus je vous aime;
Rien n'est égal à mon ardeur.
Hélas! que n'aimez-vous de même,
Que ne fixez-vous votre cœur!

Je vois, dans mon dépit extrême,
L'objet dont vos sens sont charmés:
Narcisse n'aima que lui-même,
Et c'est ainsi que vous aimez.

Pour finir ma cruelle peine,
Et rendre mon sort sans égal,
Par pitié, charmante Climene,
Abandonnez-moi mon rival.

COUPLET IMPROMPTU,

*Chanté sur le Théâtre de Chantilly, pour
M. le Duc DE BOURBON, la premiere
fois que sa jeune Altesse parut dans ce
lieu enchanté.*

Sur l'Air: Quand je vous ai donné mon cœur.

IL a, pour mériter nos vœux,
Les grâces de son âge;
Mais il aura de ses ayeux
La gloire & le courage.
En attendant qu'un plus grand jour
De lauriers le couronne,
Offrons lui le myrthe d'amour;
C'est le cœur qui le donne.

A U T R E,

*Pour Mademoiselle DE CONDÉ, en
pareille occasion, le jour de la fête qu'on
donna pour sa bien-venue.*

Même Air.

CÉLÉBRONS dans cet heureux jour
Une grace nouvelle;
Nos jeux représentent l'amour
Que nous avons pour elle.
Au nom de ces Princes chéris,
Qu'ici l'écho réponde,
Et porte nos vœux attendris
Jusques au bout du monde.

On dit que ses braves ayeux,
Ces héros qu'on admire,
Sur la terre ont été des Dieux
Sauveurs de cet Empire.
Pourquoi donner à ses parens
La divine noblesse?
Une Princesse de vingt ans
Vaut mieux qu'une Déesse.

Vénus lui donna la beauté,
Minerve la sagesse;
Elle fait du monde enchanté
Mériter la tendresse.

Le bon Henri, du haut des cieux,
A toute sa famille,
Montre le plaisir dans ses yeux,
En regardant sa fille.

A U T R E.

ERREUR DE JEUNESSE.

QUE la fin d'une tendre ardeur
Laisse de vide dans la vie!

Eh! qui pourroit jamais remplacer le bonheur,
Dont la tendre union des amans est suivie?

J'aimois *Doris*, elle me fut ravie.

Le tems & ses parens me ravirent son cœur.

Je me crus assez fort pour vaincre ma douleur;
Mais je cede aux ennuis que le destin m'envoie.

Non, il n'appartient qu'à l'amour,
De mettre les mortels au comble de la joie.
A ses brûlans transports lorsqu'on n'est plus en
proie,

Qu'un cœur vers la raison fait un triste retour.

Non, il n'appartient qu'à l'amour
De mettre les mortels au comble de la joie (a).

LES POURQUOI, HISTORIETTE VÉRITABLE.

EN 1754, le jeune Ecuyer d'une vertueuse Princesse du Sang, l'accompagnoit souvent à l'Abbaye de***; il entroit, suivant l'usage, dans le Couvent, avec son Altesse Sérénissime, & se promenoit dans le jardin, tandis qu'elle faisoit collation avec l'Abbesse.

Il s'étoit apperçu, plusieurs fois, qu'une Religieuse, belle, pâle & infiniment intéressante, sembloit avoir envie de lier conversation avec lui.

Permettez-vous, Madame, lui dit-il un jour, avec l'embarras du respect, que

(a) Les à propos de ces bagatelles en ont fait tout le mérite.

j'aie l'honneur de vous offrir mon bras , pour vous soutenir jusqu'à votre Cellule ? Car vous paroissez indisposée , ou du moins fatiguée de votre promenade , dans ce vaste & triste enclos.

Vous avez raison , Monsieur , répondit-elle , il est bien triste ; mais il ne le fera pas long-tems désormais pour moi. Je suis pulmonique : le lait que j'ai pris , les bouillons de colimaçons que je prends encore , ne m'ont point soulagée ; & *je me meurs* Le ton & la figure enchanteresse de cette belle recluse firent une impression profonde sur le jeune Ecuyer.

Madame , lui répliqua-t-il , vous êtes dans l'âge des consolations de l'espérance , & la santé d'une personne de votre mérite , doit intéresser le ciel & la terre à venir à son secours. Voilà bien , ajouta-t-elle , le propos honnête d'un homme du monde ; mais , Monsieur , le ciel m'abandonne , & la terre va bientôt m'engloutir.

C'est en disant cela qu'ils arriverent à la porte d'une Cellule , où regnoient l'ordre & la propreté; des fleurs ornoient la cheminée (a), & des oiseaux gazouilloient à la fenêtre.

Que je suis malheureuse , Monsieur , dit cette sublime infortunée ! vous m'inspirez assez d'estime , pour ne pas contraindre mes douleurs avec vous. Alors un torrent de larmes inonda ce beau visage , où la pâleur de la mort & le siege des graces étoient réunis.

Voilà , dit elle , mes occupations journalieres , depuis treize ans que je suis ici. Ayez pitié de ma déplorable destinée ; mais n'en révélez le secret à personne : j'en charge votre honneur. Je m'étourdis sur les dangers d'une indiscretion , pour me donner les soulagemens d'une confiance ; c'est un besoin de ma foiblesse. Je

(a) Sa mauvaise santé lui avoit fait avoir une chambre à feu.

n'ai plus que quelques jours à vivre; une pauvre *Nonne* n'a de volonté ni pendant sa vie, ni après sa mort; son testament n'est qu'une suite de ses habitudes religieuses. Elle demande des prières; moi, Monsieur, je vous demande une place dans votre commiseration. En plaignant mon sort, vous voterez, sans doute, pour mon salut; mais j'en désespère, j'en néglige la pensée, même dans ce moment, pour m'occuper encore du bonheur que j'ai perdu.

Tous mes parens sont morts: Dieu les a châtiés, sans doute, de m'avoir punie des fautes dont je n'étois pas coupable, & d'avoir enfoui ma jeunesse dans ce lieu, témoin de mes cris, & abreuvé de mes pleurs

Cette voix touchante, ce torrent du désespoir, enfin cette confiance généreuse, de la part d'une des plus belles femmes de l'univers, attendrirent puissamment le jeune Gentilhomme, qui,

en lui faisant perdre les consolations qu'elle pouvoit attendre de la religion, rendit sa situation encore plus déplorable.

Il déclama chaudement contre l'épouvantable abus qui permet à tant de jeunes victimes de s'immoler dès l'enfance. Ces pauvres filles trouvent souvent, lui dit-il, l'enfer au lieu du paradis qu'elles espéroient d'habiter. Cette inhumanité superstitieuse, ces mutilations barbares, ce calice d'un suicide lent, dans lequel elles s'abreuvent sans cesse, & dont on puniroit à peine un coupable, offenseroient sûrement la Divinité, si elle pouvoit s'offenser du cours de nos sottises. Fiez-vous à moi, Madame, continua *l'avocat du démon*, pour rompre vos liens. Il faut d'abord vous guérir, & sortir ensuite de cette *conciergerie* de la déraison & de l'ennui. C'est; Madame, un vrai sacrilège d'avoir mis tant de charmes au cachot, & c'est une action vertueuse de les en tirer.

Non, jamais, répliqua-t-elle, jamais je ne sortirai d'ici. J'ai mérité la calomnie du siècle, & je ne veux pas déshonorer la décence du cloître. Tous les cœurs ne sont pas comme le mien, infectés de passions malheureuses, ni conséquemment disposés à l'indulgence; donnez-moi des conseils plus dignes de l'estime que j'ai pour vous.

Cette conversation fut interrompue par le départ de la Princesse: ce qui affligea fort les deux interlocuteurs. Ils se virent encore une fois; mais la santé de la Religieuse la fixa enfin sur son lit de mort: son confident fut privé de la satisfaction de la voir. Il en reçut, quelque-tems après, la lettre que voici.

L E T T R E

*De Madame de...., Religieuse à
l'Abbaye de ***, à M....*

Le 1754.

Tout ce que vous m'avez dit, Monsieur, confirme l'éternité de mes infortunes. Je n'étois que malheureuse, & me voilà désespérée. Rien ne peut désormais soulager les tourmens auxquels je suis condamnée. D'affreux liens m'attachent pour jamais au joug de mon supplice. J'envie le sort du mendiant qui erre dans les hameaux, & la liberté du moucheron qui vole dans les airs.

Pourquoi, Monsieur, avez-vous achevé de déchirer le voile qui me cachoit encore une partie de ma déplorable destinée? Tant de sacrifices me seront donc inutiles? Dieu, dites-vous, ne sauroit être honoré par ces vœux insensés, par ces

macérations inhumaines , & par ces pratiques superstitieuses , qui tiennent plus de la démence que de la piété ? J'en avois bien la pensée ; mais les erreurs de l'espérance me soutenoient encore , & je ne trouve plus que d'affreuses vérités à la place de ces mensonges.

Je dis mes peines à une amie que j'ai dans ce Couvent. La pauvre fille me console à sa manière ; mais que ses conseils sont foibles , & que vos réflexions sont puissantes !

A vingt-huit ans me voilà séparée du monde , sans parens , sans amis , exilée sans retour dans cette terre de deuil , de silence & d'oubli ; & tout cela parce que j'ai eu le desir d'épouser un Gentilhomme digne de moi , & qui sans doute auroit fait mon bonheur.

Voilà , Monsieur , le *pourquoi* , que je ne puis plus vous cacher , & le *pourquoi* je me trouve abandonnée de l'univers , & enterrée vivante dans l'Abbaye de *** ,

où le hafard vous a conduit pour confirmer mon malheur ; mais je ne vòus en fais pas de reproches ; vous eussiez perdu votre tems si vous aviez fait parler la raison à une folle qui n'est plus capable de l'entendre ; la résignation est au-dessus de mes forces. Je vais me donner la douloureuse consolation de vous raconter l'origine & la suite des événemens qui m'ont précipitée dans cette retraite....

Le Chevalier du Q.... allié à notre maison, Officier au Régiment de..... venoit passer une partie de ses congés de sémestre chez une tante qu'il avoit dans le voisinage.

C'étoit un jeune homme rempli d'esprit, de gaité, & qui plaisoit dans les plus aimables sociétés de Paris & des environs.

Il venoit souvent à la maison, & point encore aussi fréquemment qu'il y étoit désiré. Je crus d'abord ne ressentir pour ce jeune-homme que l'inclination natu-

relle de vivre & de folâtrer sans cesse avec un enfant à-peu-près de mon âge. Il avoit seize ans, & moi quinze. Ma mere rioit elle-même de nos danses & de nos jeux avec les autres enfans du Village; mais, Monsieur, l'amour vint bientôt se mêler parmi ces récréations innocentes. Le petit cousin ne vouloit danser qu'avec moi. Sa main & ses yeux me disoient bien quelque chose, mais je faisois semblant de ne rien entendre; il en étoit inquiet & conséquemment plus amoureux.

C'est alors que des parens éclairés s'apercevant de ces choses là, devroient prendre de sages précautions contre de petites passions qui ont souvent des suites si dangereuses; mais nos parens ne prenoient pas garde à nous. Ma mere n'étoit occupée que de mon frere aîné, & mon pere avoit de secretes raisons pour s'éloigner souvent de son ménage, en faveur de la plus forte maîtresse dont puisse s'embâter un homme facile à tromper.

Cependant , un soir sur la terrasse du jardin , le Chevalier saisit si bien son moment , qu'il m'avoua enfin son invincible penchant pour moi. Je voulus d'abord me moquer de cette déclaration ; mais sans m'en douter mon cœur me trahit , & quelques larmes , échappées malgré moi de mes yeux , furent ma réponse. Depuis ce moment , terrible pour moi , il m'écrivoit les billets les plus passionnés , pour se dédommager , disoit-il , de la contrainte où nous étions de ne pouvoir nous parler.

Que ces momens , Monsieur , me coûtent encore de regrets , mais non pas de remords ! car l'amour n'en avoit point à me faire éprouver.

Cependant ma mere me dit un jour , avec assez d'aigreur , qu'au lieu de prier Dieu à l'Eglise , je ne cessois de regarder *indécemment* M. le Chevalier , à qui elle alloit , disoit-elle , faire fermer sa porte , *pour des raisons à elle connues*. Un vieux

Gentilhomme de la Province , qui me destinoit à sa couche conjugale , un Moine , Confesseur de ma mere , lui avoient donné des soupçons ; l'amour est comme la vertu , presque toujours tourmenté par l'envie.

Je répondis peut-être assez mal à ma mere ; elle offensoit mon amant , c'étoit outrager mon cœur. Je méritois , sans doute , une réprimande ; mais non pas des injures. Je prenois pour telles le titre de *dévergondée* qu'elle me donnoit , & celui de *libertin* qu'elle donnoit à mon bien aimé ; enfin , Monsieur , je ne vis plus arriver chez nous l'objet sans lequel je ne pouvois plus vivre. J'appris , quelques jours après , qu'il avoit appelé en duel le vieux Gentilhomme , qu'il regardoit comme son rival. Celui-ci , soit faute de courage , ou par effort de sagesse , traita de badinage la colere d'un enfant , dont il avoit même été le bienfaiteur en le plaçant au service. C'est

C'est ainsi, Monsieur, que les passions corrompent quelquefois les sentimens de l'amitié, & trahissent jusqu'aux devoirs de la reconnoissance.

Enfin, je passois les jours dans la contrainte, & la nuit dans les larmes. Un billet intercepté, & remis entre les mains de ma mere, acheva de me perdre dans son esprit. Elle me crut la plus coupable des créatures, & je n'étois que la plus foible.

Les choses en étoient là, Monsieur, lorsque nous partîmes pour aller passer quelques jours chez un de nos parens, à trois lieues de la maison.

Le premier objet qui me frappa en arrivant, ce fut le Chevalier, qui ayant eu vent de notre départ, s'étoit dépêché de se rendre, de son côté, chez ce Gentilhomme, qui étoit son meilleur ami. Je pensai mourir de joie & d'étonnement en le voyant. Ma mere lui fit une mine repoussante, &

voulut s'en retourner sur-le-champ. Le maître du logis replâtra comme il put cette rencontre ; il se prétendit innocent de la visite de son ami, & ignoroit, disoit-il, les mécontentemens de ma mere. Cependant j'ai su qu'ensuite il voulut parler de mon mariage avec ce jeune homme ; mais ma mere, qui n'avoit des vues & des entrailles que pour mon frere, alors Guidon de Gendarmerie, dit, affirmativement, qu'elle aimeroit mieux me voir morte, que la femme d'un *freluquet, séducteur de filles*. J'ignorois tout cela ; mais mon pauvre cœur étoit entre deux presses, & pressentoit vraisemblablement l'aventure qui devoit, le lendemain, mettre le comble à mon infortune. Il étoit à-peu-près six heures du matin, au mois de Septembre 1740. J'étois dans mon lit, accablée de mes peines & de mes insomnies, lorsque j'entendis ouvrir une porte qui n'étoit pas celle de la chambre où cou-

choit ma mere... jugez de ma surprise ! c'étoit le Chevalier du Q.... Je perdis la tête de frayeur ; je voulus lui dire des injures , je n'en eus pas la force. Pardonnez à ma témérité , me dit-il ; mais ne pouvant vous parler , j'ai tenté de monter à la fenêtre du cabinet de cet appartement qui regne sur le jardin. Je n'ai qu'un mot à vous dire pour parvenir à notre mariage... Alors il prit une de mes mains qu'il vouloit porter à sa bouche , lorsque ma mere entra. Ah ! coquin , scélérat , s'écria-t-elle , je vais rendre ton audace publique ; alors elle se mit à appeller de toutes ses forces les gens de la maison... & le Chevalier de s'enfuir bien vite ; pour moi , je restai sans connoissance , & ne retrouvai l'usage de mes sens que lorsque je me sentis souffletée par une main vengeresse & maternelle , & accablée de reproches par toute la compagnie , qui , déjà , remplissoit mon cabinet.

Etoit-ce ainsi, Monsieur, qu'on devoit traiter une enfant, sans doute imprudente, mais qui, dans cette occasion, n'avoit rien à se reprocher? Il falloit réprimer ses penchans, & non pas en faire un scandale public.

On fit aussi-tôt mettre les chevaux au carosse de ma mere, m'y voilà portée à côté d'elle; nous gagnons la premiere poste, & nous arrivons à Paris le lendemain.

On me conduisit mourante dans cet Abbaye, qui devoit être pour moi le repaire des souffrances & de la mort. Les *petites meres* m'offrirent mille *petites douceurs*; elles avoient, sans doute, en vue une riche dot & une compagne de malheur.

Ma cruelle mere m'écrivit le lendemain une lettre, dictée, disoit-elle, par la pitié; mais c'étoit plutôt par la fureur. Elle m'avertissoit que je sortirois de mon couvent, seulement *pour*

faire mes couches, & qu'ensuite j'y rentrerois pour n'en jamais sortir. Tâchez, malheureuse, disoit-elle, d'obtenir du Ciel la rémission de vos péchés, & d'effacer, par un repentir éternel, le deshonneur que vous avez fait à votre famille. Quel foudroyant langage pour une ame aussi pure, dans le fait, que l'étoit la mienne ! Je n'avois assurément point de couches à faire ; mais enfin, je pris le voile quelques jours après.

Vous le dirai-je, Monsieur, je me faisois une joie puérile & funeste de prendre l'habit de Religieuse. *Il le saura*, me disois-je dans le secret de mon cœur, il saura que ma vie lui est sacrifiée, il en pleurera ; & ses regrets feront ma gloire & ma récompense ! Que j'étois insensée, grands Dieux ! le sacrifice s'est achevé, j'en ai été seule la victime. Il n'en a pas vraisemblable-

ment coûté une larme à mon amant, & moi, j'ai été condamnée à pleurer le reste de ma vie.

Voilà, Monsieur, ce que j'avois à vous dire. Je trouve une espece de soulagement à vous écrire des événemens qui brûlent encore mon cœur, & qui ne sortiront jamais de ma pensée. Si j'avois eu une mere digne d'en remplir les devoirs, je ne ferois pas aujourd'hui mourante sur le grabat de mes douleurs. L'état où je suis me prive du seul bien qui me restoit au monde, celui de vous voir quelquefois, & de vous voir vous intéresser à mes peines. Mais enfin, mes maux vont finir avec ma vie... Si vous rencontrez jamais le Chevalier, parlez-lui d'une femme qui n'a jamais cessé de l'aimer, & de la perte de laquelle il a été la cause innocente; car j'aime à croire que ses vœux étoient légitimes.

Je vous salue, Monsieur; le secret

de ma vie & de ma mort est dans vos mains....

DERNIER BILLET.

J E dérobe un instant à ma mortelle défaillance , Monsieur , pour prononcer le *terrible mot d'adieu*. Je touche à ma dernière heure , & j'entends déjà la cloche de mon agonie....

Il me reste un mot à vous dire ; encore une fois , si vous rencontrez M. le Chevalier du Q... , dites-lui , pour son repos , que je suis morte , & qu'alors il ne vivoit plus dans mon cœur... Il m'en coûte plus à vous charger de cette commission qu'à mourir... Soyez assez généreux , Monsieur , pour me plaindre , & pour faire prier Dieu pour moi : me voilà au terme de mes illusions. Je ne fais si vous pourrez lire ce

griffonage, c'est la dernière preuve de mon amitié pour vous...

P. S. Dans le tems que cette fille infortunée souffroit mort & martyre pour son amant, il traitoit de son mariage avec une riche héritière du bas Limousin. L'objet de sa première passion étoit bien loin de son souvenir, & la nouvelle de sa mort lui parut assez indifférente. Après cela, *Mesdames*, faites-vous Religieuses, & mourez pour *MM. les Chevaliers*.

L E T T R E

A MM. les Comédiens François.

M E S S I E U R S ,

« C'est en estimant vos talens, qui ajoutent encore à la gloire du Théâtre François, célèbre dans l'univers, que

je prends la liberté de vous faire part de quelques réflexions que je soumets à vos lumières, & à celles de tout le monde, en les rendant publiques.

» Après avoir voyagé dans toutes les Cours de l'Europe, & fait un long séjour dans les plus grandes villes d'Italie, j'ai revu, avec un plaisir naturel à tous les honnêtes gens, la France, ma patrie (a). Dès le lendemain de mon arrivée à Paris je fus à la Comédie Française. On jouoit *Alzire*, pièce admirable du plus séduisant de nos Poètes, qui a si éminemment réussi dans tous les genres, & que la postérité vengera un jour de l'injustice de quelques-uns de ses contemporains.

» Excédé depuis long-tems des farces ultramontaines, & sur-tout fatigué de la langueur fastidieuse de ces opéra

(a) Plus je vis l'étranger, plus j'aimai mon pays.

italiens que tout le monde vante, & où tout le monde s'ennuie, je vous avouerai, Messieurs, qu'avec plaisir j'ai retrouvé mon cœur aux malheurs multipliés, & à la tendresse courageuse de cette belle Américaine: mais j'ose vous dire aussi que j'ai été obligé de combattre les contradictions de votre orchestre, & le mal que me fit ce destructeur de mon illusion & de mon plaisir.

„ Représentez - vous, Messieurs, l'état d'un homme dont l'ame est déchirée par la pitié que lui inspire le sort d'une jeune Princesse, qui se plaint au ciel & à la terre de la destruction de sa famille, de la subversion de son pays; livrée, sans secours, au meurtrier de son amant; combattue, & presque convertie par les vertus de son beau-pere; représentez-vous, dis-je, cet homme qui entend succéder aux beautés pathétiques que renferme le troisieme acte de

cette Tragédie , terminé par ce vers de situation :

» Hélas ! que n'êtes-vous le pere de Zamore !

» Quoi ! sans doute une symphonie touchante de la part de l'orchestre , pour maintenir , & , peut-être , pour augmenter dans son cœur le tendre intérêt qui y regne ? Point tout , il est obligé de se boucher les oreilles pour ne pas entendre un cruel & ridicule allégro , ou telle autre disparate du même genre. C'est , je crois , ce que Virgile appelloit autrefois *stridenti calamo disperdere carmen*. Voilà le cas où je me suis trouvé en revoyant le Théâtre François. Quelle fureur épidémique de ne vouloir , à tous nos Théâtres , ni jouer ni entendre autre chose que ce qu'on appelle de la musique italienne , dont nous faisons un abus si ridicule ! C'est une mode comme celle de ne faire des maisons , des habits & des dentelles qu'à la greque.

Je ne veux assurément offenser personne, & j'estimerai tant qu'on voudra Messieurs les Musiciens de la Comédie Françoise, pourvu que leur fonction ne soit pas de s'opposer au plaisir qu'on va chercher chez vous. Je suis éloigné de dépriser leurs talens; je n'attaque ici que le choix de leur musique, à laquelle, jusqu'à présent, on a paru faire si peu d'attention.

„ Vous avez fait, Messieurs, une nouvelle dépense dans un choix de Musiciens plus nombreux : pourquoi n'en tirez-vous pas, pour votre argent, une augmentation d'intérêt & de célébrité pour votre Théâtre? Pourquoi ne pas faire une ample collection des symphonies de tous les auteurs & de tous les pays, car la bonne musique n'a point de patrie particulière? Je donnerois pourtant, à certains égards, la préférence à nos meilleurs compositeurs François, qui ont plus d'analogie avec

nos goûts & nos passions , & sur-tout avec l'idiome national (a).

» On peut tirer du fond de nos Opéra un recueil intéressant de tous les airs de violons sympathiques avec nos bonnes pieces de Théâtre. J'en choisirois les morceaux le plus dans le caractère de la piece qu'on joue chaque jour , & j'y ferois entrer la musique comme un accompagnement qu'on ajoute à un sujet de chant pour le faire sortir davantage , ou , si vous voulez , comme une épithete qu'on joint à un substantif pour en augmenter l'énergie. Voilà , je pense , le but que doit se proposer l'orchestre du Théâtre François , où il ne s'agit plus , comme autrefois , ni de soutenir la voix d'un

(a) On ne prévoyoit pas encore qu'on en viendrait à une maniere de chanter si étrangere à la scene de notre Opéra , qu'on se croiroit obligé d'applaudir un jour à tout ce qu'on n'entend point.

déclamateur avec le son d'une flûte, encore moins d'un concerto convulsif; mais d'un moyen secondaire sur lequel l'acteur se repose quand il est obligé de disparoître.

» En bonne foi, cela ne vous paroît-il pas préférable à un entr'acte de Tragédie rempli par un chamaillis de fredons glapissans, & d'allégro déplacés qu'on ose mettre à côté de la reconnaissance de Rhadamisthe & de Zénobie, & du cinquieme acte de Rodogune?

» Je voudrois donc préparer les esprits des spectateurs qui vont entendre les belles Pieces de Corneille, les Tragédies terribles de Sémiramis, d'Electre, de Tancrede, &c. par les belles & nerveuses ouvertures du grand Rameau (a).

(a) Des novateurs enthousiastes n'avoient pas encore traîné son buste dans la boue.

» J'en lierois les actes par des airs touchans & mélodieux , propres à former la durée de cet attendrissement délicieux que ces chef-d'œuvres versent dans tous les sens. Je ne voudrois pas non plus que ces airs , placés & devenus dignes d'attention , fussent maladroitement coupés par la reprise de l'acte suivant , que l'acteur recommence , en obligeant quelquefois le parterre de crier, *paix l'orchestre*, à-peu-près comme on fait taire un bavard qui veut mêler sa voix à la conversation des gens d'esprit.

» Après l'apparition de l'ombre de Ninus , quel effet ne produiroit pas , par exemple , le lugubre prélude qui caractérise le monologue plaintif & sépulcral de *tristes apprêts , pâles flambeaux* , dans Castor & Pollux ? Ainsi des autres , dans des Tragédies plus tendres & dans les Comédies de la Chaufée & autres de ce genre , je ferois

jouer , à leur suite , les adagio sublimes & mélodieux des *Fildz*, *Stamitz*, *Beck*, *Goffec*, &c. (a) & dans les Pièces de Moliere, Regnard, Destouches & Dancourt , où il regne de la gaité , je mettrois des symphonies allegres des grands maîtres d'Italie; mais , en général , je voudrois que la musique accessoire aux pièces de votre Théâtre fût nécessairement dans le genre , & , pour ainsi dire , dans le mode de la Pièce du jour , ou qu'il n'y en eût point du tout : il ne peut vous en coûter que les frais de quelques attentions ; & la machine , une fois montée , ira toute seule.

» Je suis bien éloigné de donner cet avis pour infailible ; mais je proteste, Messieurs , qu'il n'a pour objet que les progrès de votre réputation , & l'avantage du Théâtre François , estimé chez

(a) Alors à la mode.

de Gaité & de Philosophie. 89

toutes les nations pour le premier
Théâtre du monde (a). »

J'ai l'honneur d'être, &c.

Hôtel de Condé, sans date.

L E T T R E

*De M. DE LA GARDE, chargé de
l'article des Spectacles, dans le
Mercure, à l'Auteur de la Lettre
précédente.*

M O N S I E U R ,

Flatté de l'honneur que vous me
faites en me chargeant de publier votre
lettre, & en daignant ne pas conserver
avec moi le voile de l'anonyme, que

(a) Cet avis a fait disparoître pendant quelque
tems l'allégro des entr'actes de la Tragédie.

des motifs respectables vous engagent de garder en public, je l'insérerai, le plus tôt qu'il me sera possible, dans mon article. Je crois que votre idée, suggérée par un goût juste & délicat, pourroit encore s'étendre sur un autre objet. Je prévois en même tems les difficultés qui, peut-être, ont fait obstacles jusqu'à présent à l'exécution de ce que vous proposez. Trouvez bon, s'il vous plaît, que je remette au prochain volume à vous communiquer sur cela quelques observations, que le peu d'espace qui reste dans celui-ci ne me permet pas d'y ajouter; mais souffrez que je prévienne ce tems pour vous assurer de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

DE LA GARDE.

R É P O N S E

*De M. le Comte de L. T. à M. DE
LA GARDE.*

J E viens de lire, Monsieur, dans le Mercure de ce mois, votre judicieuse observation sur *la lettre à MM. les Comédiens François*. Je ne vous dissimulerai pas que j'ai été flatté d'avoir rencontré vos idées; & si mon avis sur la musique des entr'actes de la Comédie Française, pouvoit un jour acquérir quelques degrés de considération, ce feroit, sans doute, parce qu'il a trouvé en vous un approbateur éclairé, qui fait mettre en preuve ce que je n'ai osé mettre qu'en question.

Ne nous flattons cependant pas, Monsieur, de voir arriver quelques changemens dans un usage soumis à la routine, & autorisé par l'indifférence. Vous

savez , aussi bien que moi , que rien n'est si tenace qu'un ancien abus. J'avois celui-là sur le cœur , j'en ai dit ma pensée , elle a mérité votre suffrage , & les choses resteront néanmoins dans l'état où elles sont. On écoute , on approuve , on dit quelquefois , *cela pourroit être vrai* , mais on va toujours son train.

Sans improuver , Monsieur , la nouvelle carrière que vous offrez aux compositeurs dignes de faire de la musique dans le grand caractère de nos Tragédies , je dirai qu'il y en a de faite plus qu'il n'en faut pour concourir à perpétuer d'acte en acte le grand intérêt de nos meilleures Pièces de Théâtre.

Dès le tems des *Jodelles* , des *Garniers* , des *Hardy* , &c. ces créateurs de nos plaisirs , qui marchaient encore dans les ténèbres de l'ignorance & du mauvais goût , avertissoient pourtant

leurs acteurs de mettre des *entremets* moult gracieux , & de les interposer entre les actes , pour ne les confondre & ne les mettre en continuation de propos , ce qui requiert une convenable distance de tems.

C'est ainsi que parloit *Garnier* , il y a plus de deux cents ans , dans la préface de sa Tragédie de *Bradamante*. Si le bon-homme revenoit à la représentation de *Méropé* , par exemple , & qu'il entendît , au lieu d'*entremets* moult gracieux , se mêler aux cris de cette mere désolée , qui ne peut arracher de son sein le poignard de la douleur , ce que vous appelez si bien *un charivari barbare* , ne s'écrieroit-il pas : « O mes
» neveux , après les admirables progrès
» que le Théâtre François a faits ,
» du point où je l'avois laissé , com-
» ment pouvez-vous permettre à ce
» bruit hétérogène de vous imposer de
» si cruelles distractions , & de chasser ,

» pour ainsi dire, le doux attendrisse-
» ment de votre ame avec de pareilles
» dissonances? »

Il en seroit ainsi à l'Opéra, où Roland furieux, après avoir *brisé tous les meubles*, est gaiment reconduit, avec l'air qui a fait danser la noce de village.

A l'égard des chœurs, Monsieur, je n'en reconnois point l'avantage. Ils embarrasseroient la scene, sans la rendre, je crois, plus intéressante. Cette nouveauté dénatureroit peut-être la sublime simplicité de nos meilleurs Poëmes, en les chargeant d'une parure capricieuse. Ce seroit la Vénus de Praxitelle, dont on cacheroit les beautés naturelles avec des ornemens étrangers. Si je n'ai pas eu le bonheur de corriger un abus reconnu pour insupportable, & de prouver, armé de votre suffrage, une utilité sensible, j'ai du moins à me féliciter d'avoir trouvé cette occasion de

rendre un hommage sincère à l'honnêteté de vos sentimens, & aux talens de votre esprit.

Je suis, avec la plus parfaite considération,

Monfieur,

V.....

LETTRE

*A un Ami, sur le système musical de
J. J. Rousseau (a).*

JE veux vous faire une confidence, mon cher ami; c'est dans le sein de

(a) Cet homme, aussi singulier qu'éloquent, a écrit contre les Livres, en faisant des Livres, contre les Philosophes, en faisant semblant de l'être; contre les Romans, en faisant des Romans; contre les Spectacles, en travaillant pour le Théâtre; & enfin, contre la Musique Fran-

l'amitié que je veux déposer l'aveu de ma foiblesse. Que j'en rougis de honte ! J'ai eu la *lâcheté* d'aimer autrefois la musique de mon pays : mes remords ont dû effacer ce *forfait*. Ces chef-d'œuvres de bêtises , qu'on appelle des *Opéra François* , avoient surpris la facilité de mes premiers goûts ; mais j'en suis bien revenu : j'ai renoncé à mes plaisirs naturels , en faveur de l'orgueil de mes fantaisies , & je me suis armé des préventions de nos conjurés , pour combattre les talens de ma patrie.

D'après la lettre sur *Omphale* & le *petit Prophete* , j'ai couru porter mon tribut d'admiration aux grands Opéra d'Italie. Le fantôme de mes idées m'a conduit à l'enchantement de la réalité. Je

çoise , en faisant de la Musique Française ; car c'est dans ce goût de simplicité qu'est écrit son charmant *Devin de Village*.

ne vous dirai rien des prodiges qui m'ont si puissamment converti & détaché, pour jamais, de la gothicité de mes premiers plaisirs en musique. C'est surtout à Rome, le point central des beaux arts, que j'ai trouvé de quoi exercer mon admiration. Vous connoissez, comme moi, le charme d'un spectacle qui dure au moins cinq heures & demie; mais sans ballets, sans chœurs & sans femmes; seulement le *Signor Nicolini*, habillé en Princesse inhumaine, bat la planche entre un *castrat* comme lui & un *tenore*, sans jamais être interrompu par des fêtes agréables & nécessaires; mais seulement par des cris de *bravo* & de *fora* (a).

Effectivement nous abandonnons lâchement nos héros lyriques, pour nous reposer par des ballets *ridiculement* ingénieux qui prolongent l'intérêt sans le

(a) Bis.

détruire : les Italiens ont le bon esprit de ne pas donner dans ce travers ; ou bien , comme dit M. Jean-Jacques, *leurs fêtes sont absolument étrangères au sujet , pour ne pas fourvoyer l'attention du spectateur ; voilà ce qui s'appelle raisonner.*

Vous avez sans doute vu , mon cher ami , le dictionnaire de musique de ce Diogene estimable , de ce Logicien sévere , dont la rapide éloquence fait imprimer jusqu'au paradoxe le caractère de la vérité. Chacune de ses propositions , dans son nouveau livre , est appuyée d'une preuve , & ses raisonnemens ne laissent rien à desirer. Tout cela fait bien enrager nos demi-savans , dont , en vérité , il ne ménage pas assez la faiblesse ; mais sa vertu est d'être sincere , & c'est d'après cette pernicieuse qualité , si souvent persécutée , que ce grand-homme confirme la nécessité d'avoir , à Paris , un Opéra tout-à-fait Italien. Il

avoit déjà marqué à sa chere Julie, dans le printems de sa philosophie, ce qu'il pensoit de l'Académie royale de Musique, *qui n'en est point une* (a).

Le premier coup d'archet a été pour lui *un coup de pied au cul*. L'Opéra de Paris ressemble, dit-il, à *une vache*, & les décorations de ce fastidieux spectacle sont comme des feuilles de paravent fangeuses & déchirées (b). Voilà ce qui s'appelle voir les choses du bon côté.

Je ne vous le cache point, mon cher ami, il pourroit fort bien arriver que le Gouvernement donnât une bonne déclaration en faveur de la musique ultramontaine, & qu'il proscrivît pour jamais celle de la nation; il convient bien à un François de chanter sa langue! M. Jean-Jacques dit, au mot musique (c), que les Suisses pleurent à la

(a) Paroles du même Auteur.

(b) Nouvelle Héloïse.

(c) Dans son Dictionnaire.

célèbre chanson de *Rans des Vaches*, qui leur rappelle le premier amour de l'homme, celui de la patrie. Les *Barcarolles* font d'agréables impressions sur les cœurs Vénitiens, & tournent jusqu'aux têtes des Sénateurs, à la bonne heure : chaque peuple peut avoir son goût musical propre à son génie, à sa langue & à ses mœurs, excepté les seuls François, excommuniés, pour ainsi parler, du temple de l'harmonie.

Nous autres zélateurs de la nouveauté, nous ne voulons rien corriger ni rien embellir, mais tout détruire. Il ne faut pas même faire grace aux vaudevilles ; ces enfans de la gaité françoise, qui amusent le riche & consolent le pauvre, doivent être condamnés au feu devant le tribunal de l'inquisition musicale, qui confond les cendres du juste avec les cendres du coupable. Je voudrois aussi qu'on mît à la place de la vieille image de Jean-Baptiste

Lully , & du buste de Philippe Rameau , les glorieuses effigies des Vinci , des Leo , des Tartini , des Pergoleze (a) ; comme jadis on mit , sans comparaison , le Dieu de la vérité à la place des Dieux du mensonge.

En attendant les jours de la révolution , gardons-nous d'avoir aucune espèce de satisfaction qu'à la seule Comédie Italienne ; ce nom seul doit attirer la foule. A l'égard des Comédiens François , quand ils mettront des ariettes & des pantalonades à la place des Horaces & d'Alzire , on pourra leur donner de quoi vivre. On a autrefois traité ces pauvres gens , qui s'avisent de prêcher la décence & la vertu , d'empoisonneurs publics. M. Jean-Jacques en a parlé , dit-il , avec la même sévérité , par cela même que les Pièces de ce Théâtre portent au cœur le poison de la sensibilité , & au-

(a) Gluck , Piccini , Saccini , n'avoient pas encore tourné les têtes Parisiennes.

jourd'hui il veut que tout cede, (comme cela est juste) à l'intérêt sensible qui regne dans les scènes des Opéra d'Italie. Quel parti prendre dans cet opposition de principe ? Le voici, mon cher ami, c'est de se damner à Paris avec un bon Opéra Italien, plutôt que de s'y ennuyer avec un mauvais Opéra François : voilà le refrain de mes souhaits.

Avant de finir, je veux encore vous marquer combien j'ai été indigné d'entendre l'autre jour un grand Seigneur, à propos des préventions & des partialités apparentes de M. Jean-Jacques, dire que ce *Misanthrope* inconséquent feroit mieux d'avoir du pain & une patrie, que des opinions singulieres : voilà comme pensent les *inphilosophes* de qualité ; ces Messieurs en parlent bien à leur aise ; leur amour-propre est bien nourri, & a, comme on dit, ses coudées franches. Il n'en est pas de même d'un pauvre diable qui a un peu d'ambition.

Il faut qu'il préfere l'honneur d'être connu à celui d'être heureux, & qu'il fasse bien des folies avant de passer pour un sage. Celui qui croit l'être se trompe ; ceux qui le jugent se trompent aussi. C'est ainsi que la chaîne de nos idées tient toujours au fantôme de l'erreur qui nous occupe, & nous conduit jusqu'aux bornes de la vie.

Dans ces réflexions jettées au hasard sur ce papier, je pourrois bien n'avoir pas apperçu les objets tels qu'ils sont ; mais songez, mon ami, que tout cela n'est que chanson : la seule vérité digne de votre attention est le sincere hommage que je rends à votre mérite personnel ; & mon premier objet a été celui de vous donner dans cette lettre un nouveau témoignage de ma tendre amitié, qui dure depuis vingt ans, & qui ne finira qu'avec moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A l'Hôtel de Condé, sans date.

V E R S

*Faits le soir de la journée de Mindene,
pour un jeune Prince (a) qui se dis-
tingua à cette bataille le premier Août
1759.*

Q U A N D tu marchois avec audace (b)
Vers un malheur déjà certain,
J'ai cru voir l'Amour en cuirasse,
Et le Dieu Mars, *sabre à la main.*
J'ai ri de la jalouse peine
Des divinités du Vésert,
Qui t'ont vu de lauriers couvert
Dans leur bicoque de Mindene.
L'Anglois fit répéter ton nom
A tous les échos du rivage,
Craignant l'effet de son canon,
Quand il admiroit ton courage.

(a) *M. de Condé.*

(b) Quand ce Prince chargea, à la tête de la Cavalerie, il étoit déjà décidé que ses efforts seroient inutiles.

Parmi tant de sang répandu
Sur la pelouse mémorable;
Dans ce désordre épouvantable,
Je t'ai cru pour jamais perdu.
C'est-là, de l'ordre de Bellonne,
Que la valeur mit sur ton front
Un fleuron de cette couronne
Inséparable de ton nom;
Mais d'un Dieu fier & redoutable
Cesse un peu de suivre les pas;
Il en est un bien plus aimable
Qui t'appelle & te tend les bras.
Que sa flamme douce & féconde
Embrâse ton cœur à son tour!
Consoler les malheurs du monde,
Est l'ouvrage du tendre amour.
Comme autrefois le jeune Alcide,
Après ses travaux meurtriers,
Sur le sein d'Omphale timide,
Venoit déposer ses lauriers :
Laisse la beauté qui t'engage
Essuyer, de ses doigts chéris,
La poussière de ton visage,
Avec les myrthes de Cypris.
Que son bras, foible en apparence,
Désarme ton bras triomphant;
Et délasse, sans résistance,

Ton homicide accoutrement,
Cette parure étincelante
Est ton habit de tous les jours :
Quitte cette armure sanglante
Pour l'uniforme des amours.
Ecoute la voix qui t'appelle ;
Achille n'y résista pas ;
C'est ta divinité fidelle
Qui vient t'arracher aux combats.
Suspends le cours de ces ravages,
Dieu, protecteur des bons Germains !
Protege ces féconds rivages,
Arrosés du sang des humains. . . .
Allons sur les bords de la Seine
Respirer les tendres zéphirs,
Et reprendre la douce chaîne
Qui nous attachoit aux plaisirs.
Adieu grosses Hanovriennes ;
Serviteur à l'Electorat :
Il faut oublier Halberstat
Et Mesdames *Kan-nicht-verstehnes* (a).
A l'aspect de l'hiver frileux,
Tandis que les Rois de la terre,

(a) Mot allemand, familier aux femmes du
pays, pour dire *je ne vous entends pas*.

Sur des monceaux de malheureux,
Feront reposer leur tonnerre,
J'irai de ma jeune Bergere
Ranimer les sens amoureux.
Au lieu des accens de la guerre,
Des tambours le bruyant refrain,
Un baiser, ou sa main légère,
Sera mon réveil matin.
A ses loix soumis & fidele,
Sans révérence & sans façon,
J'irai prendre l'ordre chez elle,
Au lieu d'aller chez Cornillon (a).
En attendant la conférence
Qui désarmera nos héros,
Dans les bras de la négligence
Allons goûter quelque repos.
Mais au moindre cri de la gloire,
Malgré l'amour & ses soupirs,
Nous volerons à la victoire,
En sortant du sein des plaisirs.
Que tes beaux jours soient sans nuage :
Oui, j'aime à chanter ton bonheur;
Et je trouve, à te rendre hommage,
Le premier plaisir de mon cœur.

(a) Major général de l'armée.

L E T T R E

*A M. DE VOLTAIRE.**Au Camp de Verda, le 15 Septembre 1762.*

Vous compatissez, sans doute, Monsieur, aux maux de la guerre, en blâmant les Ministres qui en sont la cause. La France se feroit épargnée bien des millions & bien des flots de sang, si nos Plénipotentiaires d'Aix-la-Chapelle avoient mieux déterminé les limites du Canada. Ce sont ces querelles qui, pour des propriétés de glaces & de pelleterie, ont fait retentir les canons de l'Amérique septentrionale jusque sur l'Electorat d'Hanovre.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, M. le Prince de Condé vient de remporter deux avantages consécutifs sur le Prince héréditaire de Brunswick, aux journées de *Groningue* & du *Jans-Bergk*.

Voilà notre jeune Condé déjà dans les sentiers qui ont conduit ses illustres ayeux à l'immortalité.

Mais, Monsieur, si on se lasse même du plaisir, on doit encore plus volontiers se lasser de la peine.

Ma mauvaise santé, le régime tumultueux des quartiers généraux, enfin l'ennui de la musique meurtrière des coups de fusils, qui forment l'orchestre assidu de nos journées; tout cela me fait désirer la fin de la campagne, & même celle de la guerre. J'aime mieux la tranquillité du monde que ma fortune particulière. Ce n'est peut-être pas la façon de penser de nos grands & petits Héros, qui marchent gaiement sur des corps morts pour parvenir à des grades; mais c'est la mienne. Je prie notre cher Nestor du Parnasse de recevoir, avec son indulgence ordinaire, l'hommage de ma vénération.

R É P O N S E

De M. DE VOLTAIRE.

De Ferney, le 20 Septembre 1762.

JE vous félicite, Monsieur, sur les deux dernières victoires que M. le Prince de Condé vient de remporter.

Les Héros de sa maison se sont tous fait une habitude de vaincre. Ils ont été successivement la terreur & la gloire de leurs Souverains.

Quand reviendrez-vous à Paris? Je vous aimerois autant à l'hôtel de Condé, qu'à la poursuite du Prince héréditaire.

Vous m'avez l'air, Monsieur, de penser un jour comme un de vos devanciers, attaché à un autre Grand-Condé, qu'il se lassa d'accompagner dans ses dernières campagnes.

Autant que je m'en souviens, voici de petits vers qu'il fit en se retirant dans

ses terres. Je les tiens d'un intime ami
de feu S. A. S. M. le Duc.

Ces vers sont très-bons pour un Mi-
litaire ; le Héros , tout Héros qu'il étoit ,
en connoissoit le prix. Cela prouve , du
moins , que l'âge amene quelquefois la
sagesse

Je laisse mon illustre maître,
Insatiable de lauriers ;
Philosophe autant qu'on peut l'être,
Je vais mourir dans mes foyers ,
Où traînant ma foible vieillesse,
Dont je sens déjà le fardeau,
J'irai, conduit par la paresse,
Occuper mon petit tombeau.
Je suis las du bruit que vous faites,
Dieu des combats, terrible Mars,
Et sans tambours & sans trompettes,
Je vais quitter vos étendards
Pour aller dans ma solitude,
Au lieu de foudres entouré,
Commencer ma béatitude,
Près de mon paisible Curé,
Qui s'en tenant à son Bréviaire,
Doux, charitable & point caffard,

Ne recommande, à tout hasard,
Que l'aumône & que la priere, &c.

Vous vous plaignez de votre santé ;
Monsieur ; c'est bien à vous d'en parler
à un homme qui attend la mort sur son
lit de douleur , tandis que vous courez
la chercher sur des champs de bataille.

Dans tous les cas, il est bon d'appeler à son secours la bonne philosophie
qui soutient le foible & console le malade.

Mais j'ose à peine prononcer le mot
de *philosophie* ; tant de gens sont payés
pour la craindre & pour la combattre ,
qu'on ne sait à qui l'on parle.

Vous me paroissez , Monsieur , digne
d'en sentir & d'en prouver les avantages.
Recevez , avec vos habituelles bontés
pour moi , le respectueux hommage
du vieux malade.

L E T T R E

*A un Ami, sur la mort de M. le Marquis
DE BRÉHANT.*

M. le Marquis de Bréhant n'est plus ,
mon cher ami ; il emporte au tombeau
les regrets de la France entière , & je
doute que la nature reproduise jamais un
plus loyal & plus honnête gentilhomme
que le fut cet illustre Breton pendant le
cours de sa vie.

La plupart de nos compatriotes ne
l'ont pas connu comme moi ; ils lui ont
seulement rendu justice de loin. Sa mé-
moire se conservera long-tems sur la
terre , & sur-tout dans nos cœurs ; la
bonne réputation que lui ont mérité ses
vertus civiles & militaires , fera dans la
postérité une époque glorieuse pour notre
Province de Bretagne , qui a plus d'une
fois vu naître dans son sein des ames

franches & courageuses , dont la mode se passe un peu.

On crut qu'il déplairoit à la Cour , quand il y montra , la premiere fois , des qualités si éloignées de celle de la plupart des Courtifans. On avoit les yeux sur le Maître , pour voir ce qu'il en penseroit ; mais , comme il fait estimer tous les genres de mérite , il fut gré à un brave homme d'oser être sincere parmi tant de gens qui n'ont pas le courage de l'être (a). Il fit respecter & chérir son autorité dans le premier Régiment de France , où il eut à rétablir l'ordre & la discipline , peut-être un peu négligée par des Officiers d'ailleurs estimables , qui tous rentrèrent à l'envi dans leur devoir , en trouvant , dans leur nouveau

(a) Le Roi lui demanda , *comment trouvez-vous mon vin de Tokai ?* Très-mauvais , Sire , répondit-il , puisque Votre Majesté me le demande.

chef, un esprit ferme, une justice sévère; mais une amitié constante & éclairée, qui n'admit jamais, dans sa conduite militaire, ni partialité ni préférence.

Je l'ai vu à la bataille d'Ettinghen, au milieu de la grêle des coups de fusils, se retirer le dernier, ralliant encore les débris de sa troupe, dispersée par un feu supérieur, ou, pour mieux dire, par le feu d'une armée entière.

Il étoit à la tête de ses Grenadiers, dans le fameux bois d'Astinbeck, où, sous les ordres de M. Chevert, & d'après les sages dispositions de M. le Maréchal d'Estrées, il décida la conquête de l'Electorat d'Hanovre. Tout le monde sait qu'à cette occasion il refusa une pension de deux mille liv., en priant M. le Maréchal de Belle-Isle, de transmettre cette récompense aux Officiers de son Régiment, qui n'avoient pas moins que lui, disoit-il, mérité les graces de Sa Majesté.

Le Roi , qui sentit le mérite de ce noble & rare désintéressement , lui accorda , dans la suite , une inspection d'infanterie , dont il a rempli les fonctions en Général intelligent & en honnête homme.

Il avoit déjà l'amitié de S. A. S. M. le Prince de Condé , qui , desirant , dès sa jeunesse , d'ajouter à la gloire de son nom , celle de mériter l'amour & la reconnoissance de l'Etat , distingua , dans M. de Bréhant , des qualités recommandables à la guerre , & dignes d'être proposées pour modele à tous ceux , qui se dévouent au service de la Patrie. J'ai été témoin de la douleur qu'a eu mon respectable ami , de ne s'être pas trouvé aux glorieuses journées de Groninghen & du Joannes-Berk ; mais il en a partagé , avec tous les bons François , la joie dans son cœur.

Il avoit dans l'esprit cette fleur de courtoisie , & dans l'ame , les vrais senti-

mens de l'ancienne Chevalerie, autrefois fondée sur l'honneur, & dont la révolution des tems a fait écrouler l'édifice.

Enfin, mon cher....., après avoir été long-tems trompés par les Médecins, & séduits par cet instinct qui nous attache à la vie, je l'ai vu regarder, sans peur, l'approche de son dernier moment.

Sa famille, ses amis, l'état & la société, où il se faisoit aimer de tout le monde, par la vérité & la gaité de son caractère, perdent en lui un homme digne de vivre à jamais dans les fastes & dans le souvenir des François.

Adieu, rendez commune à nos bons citoyens cette lettre de deuil & d'affliction, dont les caractères sont presque effacés par mes larmes.

Je suis, mon cher ami, &c.

A l'Hôtel de Condé, ce 4 Juin 1764.

L E T T R E

*A M. le Baron de * * *.*

P U I S Q U E vous me demandez mon avis , *M. le Baron* , dans la position où vous êtes , je vous conseille de suspendre votre premier mouvement d'indignation & votre projet de vengeance.

On ne se bat plus , dans ce Pays-ci , ni pour sa femme , ni pour sa maîtresse , à moins que d'autres circonstances ne l'ordonnent. Ce seroit à n'en point finir ; & la plaisanterie a pris , sur cela , la place du sévère & glorieux championage de nos peres.

Les tours qu'on vous a joués sont affreux. Vous avez eu tort aussi de montrer tant d'amour & de crédulité à des gens qui ne cherchoient qu'à profiter de vos foiblesses ; mais vous me permettrez de vous dire , *M. le Baron* , qu'il falloit me

consulter avant de conclure. Sans être plus qu'un autre à l'abri des fripons de ce Pays-ci, mon expérience m'eût donné des lumières que vous n'aviez pas.

La bonhomie provinciale, quand elle arrive à Paris, sert presque toujours de pâture aux intrigans. J'ai vu autrefois l'Abbé que vous citez, modeste à la Cour, séducteur à la Ville, libertin à l'Opéra, & hypocrite à l'Eglise. Pour votre antagoniste, soi-disant, *si honnête créature*, je ne le connois point du tout; mais enfin, si vous aimez encore votre femme, malgré ses infidélités, comme cela arrive souvent; si elle est sincère, comme cela n'arrive guère; si elle cesse de joindre la mauvaise humeur à la mauvaise conduite, comme cela est au moins douteux, pardonnez-lui; elle en deviendra peut-être meilleure: mais chassez-moi ce *M. Double-mine*, & pour cela, voici le modèle d'une lettre que vous pourrez lui écrire, puisque vous voulez

bien vous en rapporter à moi. Ce parti vaut mieux qu'un duel, qui vous donneroit moins de satisfaction que de ridicule, en dévoilant des choses qu'il faut toujours tâcher de dérober à la malignité publique; car ici on rit de tout, & dans le cas où vous êtes, plus un mari a raison d'être en colere, plus on se moque de lui.

Je suis, &c.

A Paris, ce sans date.

L E T T R E

*De M. le Baron de * * *, à un soi-disant honnête homme, connu sous le nom de M. DOUBLE-MINE.*

Vous, Monsieur, vous, mon ami! Non, vous n'avez jamais été digne de l'être. Comment osez-vous prononcer un nom si doux? Vous, honnête homme?
Vous,

Vous qui , pour séduire ma crédulité provinciale , n'êtes jamais sorti des principes ténébreux des plus lâches trahisons & de la plus artificieuse hypocrisie , allez porter ailleurs le vernis qui cache la difformité de votre caractère : vous êtes démasqué.

Je vous ai trouvé jouant le rôle de bienveillant dans une famille de gens de bien , où mon cœur alloit choisir une femme. Sans connoissance des mœurs *du beau monde* , j'ai été sensible à vos soins officieux pour accélérer , disiez-vous , le bonheur d'une jolie personne , & celui d'un bon Gentilhomme de Province , honoré de votre amitié.

Je prodiguois ma reconnoissance à un traître qui ne cherchoit qu'à mettre en sûreté ses projets de séduction , pour jouir en repos , sous le voile de la confiance & du mariage , du coupable fruit de ses intrigues.

Comment n'aurai-je pas été trompé,
I. Partie.

& par vous, Monsieur, & par un monstre habillé en Prêtre, avec lequel vous étiez en société de bonne fortune & de malice? Cet homme, qui emploie si scrupuleusement les revenus d'un bénéfice qu'il a eu l'adresse d'escroquer à la Cour, à corrompre l'innocence, & à payer des mois de nourrices, est d'autant plus dangereux, qu'il a beaucoup de souplesse & d'esprit.

Je fais, Monsieur, que le vieil honneur, pere & soutien des vertus de nos ancêtres, n'est plus qu'une chimere ridicule, selon l'élégante façon de penser de ce qu'on appelle aujourd'hui *les gens du bel air*; je me suis soumis comme un autre à une mode désavouée par la conscience & par la nature, & j'ai trouvé tout simple que vous ayiez été l'amant de ma femme.

Au lieu de faire un éclat scandaleux, qui ne fait qu'aigrir & répandre les maux domestiques, j'ai doucement jetté sur vos plaisirs le voile du silence,

en me réservant dans l'ame l'espoir consolateur de ramener à ses devoirs une femme égarée , qui , sans vous , ne se feroit peut-être jamais oubliée à ce point là. J'avoue que je ne suis pas fait pour vous disputer la préférence ; mais devai-je m'attendre que vous eussiez voulu unir , dans votre cœur pervers , au plaisir d'être aimé d'une jolie femme , celui de la brouiller avec son mari , en le lui rendant odieux par des imputations atroces ?

Quel fruit pouviez-vous attendre d'un divorce qui ne pouvoit éclater qu'aux dépens de vos plaisirs ? Que ne jouissiez-vous tranquillement des bienfaits de l'amour ?

Mais êtes-vous digne de sentir l'amour ? Il a fallu céder à votre mauvais génie ; & pour égayer vos loisirs & sortir du sommeil de la satiété , vous avez abusé de la jeunesse d'une étourdie , pour

la rendre infociable , après l'avoir rendue malhonnête.

Cependant ma constante modération , des lettres égarées , les murmures de la calomnie , & peut-être le dégoût qui fuit toujours le vice , & laisse enfin parler le remords ; tout cela a successivement déchiré le bandeau qui couvroit les yeux de cette victime de vos fantaisies. En revoyant la pureté du jour, les siens se sont remplis de larmes ameres. Le cœur brisé de douleur & fatigué de porter le joug d'un tyran, elle est venue déposer dans mon sein l'aveu de votre conduite & de toutes ses foiblesses. Elle m'estimoit assez pour oser sans crainte faire une démarche , qui , quand elle est de bonne foi, mérite toujours un pardon généreux.

J'ai eu la patience de lire vos lettres pleines des sophismes & des principes qui vous sont familiers. Selon votre su-

blime façon de penser, l'adultère, le brigandage, le mépris des parens & des loix les plus sacrées, ne sont que des miseres, & les devoirs de la société, que des conventions pour attraper les fots.

Cependant vous vous parez à tous propos du beau titre d'*honnête homme*, quelquefois *homme honnête*, & toujours d'*honnête créature*. Quelle profanation! que de mépris n'inspirent pas ces *honnêtes créatures*, qui abusent impunément d'un mot dont elles ne connoissent seulement pas la valeur! Comment se mettre à l'abri de cette fourmilliere de fripons, qui se placent sans façon dans la liste des honnêtes gens, pour être scélérats avec plus de décence & de sécurité?

Tout homme qui fait parler là-dessus sa langue au lieu de ses actions, est un fourbe: j'en appelle à l'expérience. Mais aviez-vous besoin, Monsieur, pour augmenter vos plaisirs, de recourir à tant de mensonges calom-

nieux , & de faire entrer , dans une ame facile & naturellement portée à vous croire , jusqu'au poison de la jalousie avec le dégoût des bienséances ? Pourquoi me peindre avec des couleurs si noires , & j'ose dire , si peu méritées ? comme un infâme , qui va dans les asyles de la débauche , chercher le venin qui peut corrompre la santé de sa femme , dont il desire & médite la mort ? Peut-on , sans frémir , imaginer des horreurs si grossieres ?

Vous ajoutez que vous avez trouvé sur ma table des lettres galantes , dont votre *scrupuleuse probité* vous a empêché de faire usage , pour prouver le désordre de ma vie , à celle à qui vous l'avez rendue si funeste. Quelle probité , juste ciel ! mais , Monsieur l'honnête homme , est-ce aussi par probité que vous avez dressé un projet de séparation , & fait un legs d'un bien que vous n'avez jamais eu ? Que vous avez soufflé le feu de la discorde dans des cœurs *unis par l'amitié & par la*

reconnoissance ? Que vous avez immolé à vos noirceurs le bonheur d'un homme qui ne vous avoit jamais fait de mal , & qui ne vous vouloit que du bien ? Que du récit de votre intrigue avec *une petite femme qui vous à coûté beaucoup d'argent* , vous avez bêtement amusé des gens de qualité qui font peut-être semblant de vous aimer , parce que vous êtes le très-humble valet de leurs passions ou de leurs sottises ? C'est vous , Monsieur , qui coûtez à cette infortunée , l'estime du monde & tout le bonheur que je lui destinois. Elle devoit peut-être payer plus cher encore le malheur de vous avoir connu.

Vous avez un peu chanté la palinodie sur ma bonne *noblesse de Province* , & vous me réduisez à l'état d'un pauvre gentilhomme , qui est venu chercher fortune à Paris. Pour vous , Monsieur , vous avez dédaigné le titre de Marquis de *Double-mine* , héréditaire dans votre

branche aînée , parce qu'il y a trop de faquins titrés dans la Capitale. Mais votre ame *honnête* ne se souvient donc plus qu'elle doit son entrée à la vie , à un pauvre payfan , élevé à l'emploi de Commis ? Que tous vos parens sont de respectables laboureurs , que vous avez oubliés & méconnus dans vos hautes destinées ?

Ma prudence me fait prendre sur ces forfaits , mis dans leur plus grand jour , le parti le plus propre à sauver , s'il se peut , les restes d'une réputation qui vous a été sacrifiée. Mais , croyez-moi , Monsieur , renoncez à l'imprudent projet de revoir désormais une femme désabusée & peut-être convertie , ainsi qu'un homme qui ne vous fait pas l'honneur de vous haïr , mais dont le mépris est sans retour.

Si c'est un malheur pour une femme , de se laisser séduire aux attraits de l'infidélité , c'en est un bien plus grand encore d'être la proie d'un fat ou d'un méchant , perturbateur de son repos ,

instrument de ses torts, & destructeur de sa gloire. Dans tous les cas, un vraiment honnête homme, & qui l'est sans s'en vanter, ne donne que des conseils salutaires & généreux, parce qu'il est de son intérêt que la femme qu'il aime, soit toujours heureuse & estimée.

Si cette lettre ne le corrige pas, elle vous débarrassera du moins d'un homme dangereux.

Je suis, &c.

A Paris, sans date.

PLAISANTERIE,

En réponse à celle d'une jeune & célèbre Débutante à l'Opéra, qui nommoit l'Auteur, jeune alors, son cher pere, parce qu'il avoit rendu un petit service à sa mere.

LORSQUE j'obtins faveur de votre mere,
Sans y songer je fis un beau présent
A l'Opéra. Je ne m'en souviens guere;
Mais tout Paris m'en doit remerciement,

De son plaisir , puisque je suis le pere.
Pour conserver le germe du talent,
Nos descendans, mon honneur & le vôtre,
Accordez-moi, jeune & charmante enfant,
Le bien si doux de vous en faire un autre.

L E T T R E

*A M. DE VOLTAIRE, à l'occasion du
nouvel an.*

JE ne vous écris plus si souvent, Monsieur, mais je vous lis toujours; j'ai quelquefois le plus grand besoin & le plus grand desir de vous consulter; cependant, comme je suis dans l'habitude des sacrifices, je me prive de cette consolation, pour n'être pas compté parmi les importuns qui abusent indiscrettement de votre grande politesse.

Je ne vous parlerai point, Monsieur, de la nouvelle année. Pourquoi se féliciter sur les époques de notre destruction? La sincere amitié ne fait pas faire

de vains complimens; cette bêtise d'usage ne fait que rappeler le tems qui passe, sans rien gagner sur le tems qui commence. Je ferai toujours, Monsieur, des vœux pour que le Ciel prolonge votre vie: elle importe à l'empire des talens & de la raison.

Mais je vous avouerai que je suis justement indigné de la licence qu'on donne à la calomnie, d'empoisonner impunément, & à la face des nations, la plus glorieuse vie qu'ait jamais ourdie la destinée. Pourquoi les hommes célèbres ne sont-ils pas respectés dans leur patrie qu'ils honorent?

Ce sont de prétendus apôtres des *bonnes mœurs* & de la *religion*, qui foudroient des Scribes faméliques, ou passionnés pour vous calomnier, & pour multiplier des volumes de sottises ou d'absurdités, & ils donnent à ces œuvres de ténèbres, qu'on n'a lus, & qu'on ne lira jamais, le titre de réfutation.

C'est un petit C. qui hurle sa triste palinodie, un S. . . . un la B. . . . qui chargent effrontément votre conscience du poids de leurs péchés, un F. . . . qui prêche si ridiculement l'évangile & sa croisade hebdomadaire contre la saine philosophie, réverbère effrayant pour les cagots & les fripons; mais ces *Erostates* modernes (a), qui veulent de la réputation en attaquant votre gloire, Monsieur, n'auront dans la postérité que celle de *libellistes jaloux* ou stipendiés.

Quel mal avez-vous donc fait à ces gens-là, qui se plaignent si amèrement de vous? Avez-vous été les chercher dans les repaires de l'envie, dont ils sont les démons? C'est comme si un

(a) Ecrivassiers obscurs & mercenaires, dont l'absurde génération sert encore les saints persécuteurs de M. de Voltaire six ans après sa mort. Qu'a donc fait ce monstre, ce scélérat? Il a dérangé le masque de l'hypocrisie.

homme de bonne compagnie sortoit de sa voiture pour s'aller battre contre des poliffons sur la place publique ; cela n'est pas probable. L'envie & la faim les dévorent ; & ces hommes aussi obscurs que leurs protecteurs sont hypocrites , ne doivent vous rendre , Monsieur , que plus précieuse la sincere admiration des plus honnêtes gens du monde , qui n'ont aucun intérêt à vous nuire.

Opposez à tout cela , Monsieur , s'il est possible , le sourire de la pitié ; la persécution est un malheur presque inséparable de la célébrité. Ecoutez , sans impatience , cette meute de roquets qui jappille sans cesse au pied du trône de votre immortalité. Il seroit plus grand de les consoler & de les plaindre , que d'en ranimer les cris , en les menaçant du fouet de la correction.

Ils redoubleront peut-être pour vous un jour la vénération des siècles à venir. *Zoïle* n'a fait qu'étendre la gloire d'Ho-

mere; *Euristée* celle d'Hercule; *Mavius* celle de Virgile. Ces vils détracteurs de la vertu sont morts dans la fange du mépris, & les grands hommes qu'ils ont outragés sont devenus des dieux.

Pardonnez, Monsieur, à la longueur de cette lettre, *zelus domus tuæ comedit me*. Il est permis d'exposer son indignation contre les méchans; les combattre n'est pas une preuve de méchanceté; les mépriser est le parti le plus sage.

Je vous répéterai ce que vous écriviez autrefois à une Dame de nos amies :
« Les roues de la machine du monde
» sont engrenées de manière à ne me
» plus laisser l'espérance de vous revoir
» jamais; mais ma tendre vénération
» pour vous fera toujours dans mon
» cœur. »

A l'Hôtel de Condé, ce

1768.

R É P O N S E

De M. DE VOLTAIRE.

JE suis aveugle & sourd; ainsi, Monsieur, je ne vois & n'entends plus ce qu'on peut faire & dire contre moi.

Votre estime me dédommage du tort que me font mes ennemis. Ces Messieurs m'ont pris, pour ainsi dire, au maillot, & me poursuivent jusqu'à l'agonie. Vous avez raison, Monsieur, de me donner des conseils si honnêtes contre les premiers mouvemens de la vengeance : on n'en est pas toujours le maître; mais plus elle est vivement sentie, moins elle est durable, tant le moral dépend du physique de l'homme, presque toujours borné dans ses vices, comme dans ses vertus. Je serois seulement fâché que F..... se fît honneur de ma haine; je ne me suis jamais oublié à ce point là.

Est-ce qu'on ne peut écraser un insecte qui nous jette son venin, sans commettre le péché de la colere, si naturel & si condamnable? Conservez, Monsieur, cette aimable philosophie, qui fait plaindre les méchans sans les haïr, & qui vient si poliment adoucir les tourmens de ma caducité dans ma solitude: sur les bords de mon tombeau, j'oppose à mes persécuteurs l'honneur de votre amitié; j'en mourrai plus tranquille.

L'HERMITE DE FERNEY.

1768.

É P I T R E

A M. le Duc DE CHOISEUL.

Vous qui marchez dans la carrière
Des *Périclès* & des *Sullys*,
Vous qui répandez la lumière
Et la gloire sur mon pays,
CHOISEUL, je vous offre l'hommage
De mon parfait contentement;
Si je vous devois davantage,
Plus n'en serois reconnoissant.
Votre esprit embellit les graces
Que votre cœur fait accorder;
On obtient toujours sur vos traces
Justice sans la demander.
Vous ne refusez qu'avec peine;
Vous accordez avec plaisir:
Votre doux penchant vous entraîne
A plus donner qu'à retenir;
Et souvent votre ame attentive
Déguise, avec sagacité,
Le poignard de la négative

Sous les fleurs de l'urbanité.
Vous réduisez en badinage
L'ennui de ces originaux
Qui professent le radotage
En perruques à trois marteaux;
Et chacun, dans la Capitale,
Répète, en revenant chez soi:
Ce brave homme a l'ame royale;
Il veut faire adorer son Roi.
La France vous doit un miracle:
Pour elle, vos soins assidus
Ont enfermé le Dieu Janus,
Qui gronde dans son tabernacle;
Et faisant taire son *mousquet*,
Pour adoucir notre misère,
Vous avez relégué la guerre
Sous l'étendard de Mahomet.
Que d'un Ministre atrabilaire,
Ennemi des vers & des jeux,
Chacun redoute la colere,
L'ignorance & l'air dédaigneux;
Pour moi, je trouve l'art de plaire
Dans mon aimable bienfaiteur,
Dont la main savante & légère
Ne signe que notre bonheur.
De ma muse, un peu dissonante,
Ecoutez ces petits couplets:

C'est ma foible voix qui les chante,
Et c'est mon cœur qui les a faits.

Ce premier Septembre 1768.

Q U A T R A I N

Pour mettre au bas de son Portrait.

I L a, par ses brillans travaux,
Su défarmer la terre & l'onde.
Il eût pu n'être qu'un héros;
Mais il fit le bonheur du monde.

Même date.

É P I T R E

Sur la Hollande.

J' A I vu le Batave aquatique,
Chez qui Plutus donne des lois,
Morfondu dans une boutique;
L'amour y paroît hydropique,
En se rongant le bout des doigts.

Mais on n'y voit point de teints blêmes,
Ni de ces squelettes vivans,
Qui sont chez nous de vrais emblèmes
De la rigueur de nos carêmes,
Et des impôts de nos Traitans.
Le laborieux mercenaire
N'y remplit point de son salaire
Le coffre du luxe insolent;
Indépendant propriétaire
De son tems & de son argent,
Bien au-dessus de la misere,
Dans son état il vit content,
Et ne fut jamais tributaire
De ses sueurs, de son talent.
Là, point de cœurs insatiables,
De ces grandeurs insupportables
Qui font l'objet de nos desirs.
Là, le bien être & les plaisirs
Furent toujours inséparables;
Et l'artisan, au cabaret,
Ne va point, couvert de guenille,
Danser le jour son menuet,
Pour revenir, avec regret,
Pleurer le soir dans sa famille.
Tout y respire la bonté,
L'opulence & la liberté.
C'est-là, d'une Cour formidable;

Qu'on ne craint point la dureté;
Le nom de Trône est redouté,
Et le mortel, pour son semblable,
N'est point une divinité.
La vertu seule est respectable.
Le vice seul est rejeté.
L'un ou l'autre, de l'homme à l'homme,
Qu'il soit bourgeois ou gentilhomme,
Fait ou détruit l'égalité.
C'est-là qu'un Gouvernement sage
Maintient la paix pendant l'orage;
Et pour son peuple (a), le laurier
Devient inutile & sauvage;
Il ne connoît que l'olivier.

(a) Il jouissoit alors (premier Août 1768)
des biens de la paix.

L'ANTI-COSMOPOLITE,

O U

É P I T R E

*Au Comte DE LYS , retourné , de Paris ,
dans ses Terres.*

A V E C les gens de mon Village,
Avec ces ingrats que j'aimois,
Dans les erreurs de mon jeune âge
Je ne vous confondrai jamais.
Ces *Messieurs* m'ont , de ces retraites,
Malgré moi , banni pour toujours;
S'ils étoient tous comme vous êtes ,
J'irois y terminer mes jours.

Quand ma triste & dernière aurore
Me conduira dans le tombeau,
Mes yeux se tourneront encore
Vers le clocher de mon Hameau (a).

(a) *Et dulces moriens reminiscitur agros.*

VIRGILE.

Trompé par la douce chimere
Qui me ramene dans ces lieux,
Mes pleurs arrosent la poussiere
Des reliques de mes ayeux.

Je vois d'ici le chêne antique,
Révéré des bois d'alentour,
Qui formant un temple rustique,
A l'abri des rayons du jour,
Cacha, sous son toit pacifique,
Le premier baiser de l'amour.

Doux présens de notre jeunesse,
Toujours si chers à notre cœur,
Quand ils sont faits par la tendresse,
Et combattus par la pudeur.

Souvent j'entends la symphonie
De nos pâtres, si bien d'accord,
Et j'en préfère l'harmonie
Aux Opéra de Philidor (a).

Ni les charmes de l'espérance,
Ni les plus belles passions,
Ne valent pas la jouissance
De ces douces illusions.

(a) Excellent Musicien, quoique né à Versailles.

J'aurois mieux aimé ma chaumière,
Qu'embellissoit le plus beau jour,
Et ma pauvre Gentilhommière,
Objets de mon premier amour,
Que cette tempête morale
Qui divise les beaux esprits,
Et tourmente la Capitale
Depuis le regne de Clovis;
Où chacun a pris l'habitude
D'aller courant soir & matin,
Occupé de la seule étude
De se moquer de son prochain.

Mais les fots de mon voisinage,
Et la perte de mes amis,
M'ont forcé de plier bagage,
Et d'abandonner mon pays.
A ne point avoir de patrie
Comment peut-on s'accoutumer?
Ne croyez pas que je l'oublie,
Ni que je cesse de l'aimer.

Atrabilaire Cénobite,
Âme sèche, esprit de travers,
Indifférent Cosmopolite,
Que faites-vous dans l'univers?
Plongés dans une nuit profonde,

Sans

Sans parens, sans consolateurs,
Pour nous vous êtes morts au monde,
Et vous vivez pour vos malheurs.

Il faut, pour mourir sans angoisse,
Après avoir tout épuisé,
Etre enterré dans la paroisse
Où l'on fut jadis baptisé.

Mon ami, je vous porte envie ;
Vous allez, avec sûreté,
Finir la tâche de la vie,
Dans le sein de l'obscurité.
En revoyant la douce image
De vos *Pénates enfumés*,
Vieux protecteurs de l'hermitage
Qui vous suffit, que vous aimez,
Vous coulerez, dans l'incurie,
Des jours mille fois plus sereins,
Sans rivaux, sans tracasserie,
Qu'aux Palais de nos Souverains.
Croyez-en le vieux *la T.....* ;
Si vous cherchez le vrai bonheur,
On le trouve, au fond de son cœur,
Bien plus sûrement qu'à *Versailles*.

Qu'ai-je vu dans ces lieux charmans ?
Une bienveillance traîtresse
I. Partie. G

Tromper les plus honnêtes gens;
Pour protéger des intrigans;
Et sous des dehors caressans,
L'art de haïr avec adresse.

On y voit l'orgueil combattu
Par l'orgueil muni de ses forces;
Sur ses pieds trotter la vertu,
Et les vices rouler carrosses.
Là, sans esprit & sans amour,
Près des beautés faisant la ronde;
On voit des merveilleux du jour,
Qui fiers & rampans tour-à-tour,
Malgré la raison qui les gronde,
Sont de grands Seigneurs à la Cour,
Et des petits fots dans le monde.

Mais loin de tous nos fanfarons;
Ivres de mode & d'impudence,
Il est encor des rejettons
De ces races de conséquence,
Où sans peine nous retrouvons
La courtoisie & la vaillance,
Et des *Bayards* & des *Bourbons*,
Pour sauver l'honneur de la France.
Que le Ciel protege à jamais
Les dons que vous fit la nature;

Bon estomac, belle figure
Et bon cœur : voilà mes souhaits.
Nous nous aimons depuis l'enfance ;
Est-ce la peine de changer ?
Nous qui connoissons le danger
Et les abus de l'inconstance.

Paris, ce premier Octobre 1768.

R É P O N S E

*A une jolie femme, qui avoit invité
l'Auteur d'aller la voir dans son château.*

Vous êtes, en tous lieux, l'objet de mes desirs,
Et je vais partager vos champêtres plaisirs,
Admirer avec vous ces campagnes chéries,
Promener mes erreurs dans ces routes fleuries,
Où libre de soucis, oubliant l'univers,
Couché sur un lit de verdure,
Je vous dirai de petits vers,
Dictés par vos beaux yeux, mon cœur & la nature.
Au séjour d'Apollon si je porte mes pas,
Dans le temple du Dieu si je brigue une place,
C'est pour être, sur son Parnasse,
Le Poète de vos appas.

F A B L E S.**LE ROSSIGNOL & LE CORBEAU.**

DANS les buissons de mon Village,
Un Rossignol chantoit & la nuit & le jour;
Et par le charme heureux de son divin ramage,
Versoit dans tous les cœurs le plaisir & l'amour;
Lorsqu'un vilain Corbeau, bouffi d'impertinence,
Par son croassement vint étouffer sa voix,
Et condamner à garder le silence
L'aimable chantre de nos bois...

Ce n'est pas la première fois,
Selon la remarque du sage,
Comme tout Docteur nous l'apprit,
Qu'une bête de ce plumage
A fait taire un homme d'esprit.

A U T R E.

LA PIE INDISCRETE.

U NE Pie aimoit à jafer,
A conter les péchés de toutes ses comeres,
Ne voulant, dit-elle, amuser,
Qu'en badinant ses emplumés confreres;
Mais un vieux Geai lui dit, tout en courroux:
Laissez, laissez en paix la conduite des autres;
Babillarde, indiscrete, esprit bas & jaloux,
Des sottises d'autrui, pourquoi vous mêlez-vous,
Vous qui ne savez pas même cacher les vôtres?

A U T R E.

LE DINDON.

D A N S la basse-cour d'un Seigneur;
Un Dindon passoit pour un Aigle;
Chacun voulut se mettre en regle,
En vantant l'oiseau radoteur;

Car voilà le train de la vie ,
Tout homme qui veut réussir ,
Doit encenser le Grand-Vifir
Jusque dans sa ménagerie.
Le sort vint enfin dépouiller
Le ministre du ministère ,
En le faisant porter en terre ;
Et l'oiseau dans son poulailler.
Admirez la métamorphose ,
L'Aigle redevint un Dindon :
Quand une bête est quelque chose ,
C'est à l'aide de son patron.

A U T R E.

L A P I E - G R I E S C H E.

U N E Pie-griesche amoureuse ,
Voulut épouser son amant ;
C'étoit un Etourneau, bien fait, d'humeur joyeuse ,
Qui jasoit comme un sot , & qui plaisoit d'autant.
Il voulut aimer son épouse ,
Ou du moins en faire semblant ;
Mais cette femelle jalouse
Lui fit bientôt oublier son serment.

Voilà la guerre déclarée :
Au lieu de baiser , des soufflets ,
Et le ton de la mariée
Fit bientôt disparaître & l'amour & la paix.
L'Etourneau fuyoit son ménage ,
Et n'y rentroit qu'avec regret ;
Sa femelle , malgré sa rage ,
Avec un autre Sanfonet ,
S'en console , en faisant tapage ;
Exige des égards , mord , égratigne & hait.
Un vieux Corbeau du voisinage ,
Sépare les époux , pour leur faire plaisir ,
Ne pouvant autrement guérir ,
Le poison de l'humeur , qui gâte un mariage.
Avides épouseurs , ou jeunes amoureux ,
Gardez-vous de porter des liens rigoureux ,
Qu'imposent les ames revêches ;
Et si vous voulez être heureux ,
N'épousez pas des Pie-griesches.

A U T R E.

L E J E U N E C E R F.

UN jeune Cerf altier, & par trop libertin,
Se plaignoit de ses maux, & sur-tout de la goutte,
Quand son oncle, *dix-corps*, lui dit un jour : écoute;
N'as-tu pas prononcé toi-même ton destin ?
Rien ne peut arrêter ta course vagabonde,
Ni les monts, ni les bois, ni les murs, ni les eaux;
Ton délire indompté te fait courir le monde,
Pour servir tes amours, & vaincre tes rivaux.
Il faut bien payer sa folie;
Mon ami, nos infirmités,
Et tous les tourmens de la vie,
Sont toujours des maux mérités.

A U T R E.

L E P A O N.

UN Paon se rengorgeoit, en se mirant dans l'eau,
Et dans son orgueilleux délire,
Il sembloit qu'on l'entendoit dire :
« Vit-on jamais rien de plus beau ,
« Que ma tête élégante, & l'or de mon plumage ? »
Lorsqu'un enfant d'Eole , arpentant le rivage ,
Vous campe mon faquin au milieu d'un ruisseau ,
Et l'engloutit au fond du précipice ,
Où sa robe d'azur lui fixa son cercueil ,
Et l'instrument de son orgueil ,
Devint celui de son supplice.
Rien ne vint au secours du pauvre trépassé ;
Sa mort ne fut pas fort célèbre ;
Un *requiescat in pace* ,
Fut sa seule oraison funebre.
Usez , avec sobriété ,
Des biens que le hasard vous donne.
Voulez-vous qu'on vous les pardonne ?
Otez en la fatuité.

A U T R E.

LE MOINEAU & SA MERE.

UN bruit assez confus , qui devenoit tapage ,
Faisoit , à chaque instant , retentir un grenier.

C'étoit un combat meurtrier ,
Qui se passoit dans le ménage
D'une famille de Moineaux ,
Qui n'avoit pour tout héritage
Que la dîme de cet enclos.

Un Pigeon bénévole , hôte du voisinage ,
Entendant ce débat qu'il veut pacifier ,
Vient apporter la branche d'olivier ,
Et tâcher d'arrêter le cours de ce carnage....

Hélas ! mon cher *monsieur Pattu* ,
Dit la mere Moineau , tremblante de colere ;
Aulieu de respecter son âge & sa vertu ,
C'est un enfant qui bat sa mere.

Soyez ici témoin de toute ma douleur ;
Pour un grain de millet , pris sur son opulence ,
Il déchire à la fois mes plumes & mon cœur ;
Ces plumes , doux abri de sa débile enfance ,
Et ce cœur qui l'aima d'une si tendre ardeur

Voilà, dit le pigeon, ce qui vous rend coupable :
C'est ainsi qu'on punit l'excès de la bonté ;
Vous deviez à l'ingrat plus de sévérité ,
Pour en faire un enfant aimable ,
Et non pas un enfant gâté.

A U T R E.
L E V I E U X C H A T.

LE vieux Matou d'une jeune Minette ,
Ronfloit en paix au fond de son taudis ,
Quand un bavard vint troubler sa retraite ;
Et lui donner cet important avis.
« Tu dors encor , tandis que ta femelle ;
» En tête à tête avec un étranger ,
» Pourroit fort bien , cessant d'être fidelle ;
» Mettre à la fin ton honneur en danger. »
Mais l'autre lui répond , suivant son apathie ,
Et sans même se déranger ,
» Ces bagatelles de la vie ,
» Ne valent pas , l'ami , la peine d'y songer.
Jaloux, vos frayeurs indiscretes
Sont pour vous des maux superflus ;
Et le tapage que vous faites
N'est qu'un ridicule de plus.

A U T R E.

L E C H I E N H A G A R D.

HAGARD étoit *tou-tou* d'une Bergere,
Toujours hargneux, maussade & babillard.
Dans les accès de sa colere,
Il mordoit, sans aucun égard,
Tout ce qui pouvoit lui déplaire;
Mais il rencontra, par hasard,
Un vieux Doguin d'humeur sévere,
Qui coucha mort monsieur *Hagard*,
D'un coup de dent, sur la poussiere.
Un querelleur est tôt ou tard,
Victime de son caractère.

A U T R E.

JUPITER étoit ivre; au lieu de se coucher,
Il voulut *fagoter* un hommie à son image.
Le lendemain matin, il ne put s'empêcher
De rire de bon cœur d'un aussi sot ouvrage.

A U T R E.

L E S E R P E N T.

UN vieux Serpent , tout prêt de rendre l'ame ,
Malgré ses cris & sa lugubre toux ,
Amèrement se plaignoit à sa femme,
D'aller mourir abandonné de tous.
Mon ami, cessez de vous plaindre ,
Lui dit-elle , pour le calmer ;
Vous avez su vous faire craindre ,
Et non jamais vous faire aimer.
Il ne faut pas perdre la tête ,
Ni s'affliger hors de saison ;
Quand on a frémi du poison ,
On ne doit pas pleurer la bête.

A U T R E.

L E C O L I B R I.

UN voyageur voulut se régaler
D'un Colibri ; rien ne peut égaler
De ce bijou la vive gentillesse ;
Le vain éclat dont il est enivré ,
Les diamans dont il est décoré ,
De son habit l'éclatante richesse ;
Mais lorsqu'il fut enfin tout dépouillé ,
De sa vêtue purpurine ,
Le curieux en fut presque effrayé ;
Cette chétive & maigre échine ,
Rebutoit l'œil & soulevoit le cœur.
Pour se punir de sa délicatesse ,
Notre étranger , dans sa mauvaise humeur ,
En fit présent au chat de son hôtesse.

Du faquin le plus renchéri ,
Otez la brillante surface ,
Il n'aura plus que la carcasse
Du pauvre petit Colibri.

É N I G M E.

SOUVENT je fus Anthropophage ;
Et j'ai dévoré plus d'un mort.
Quelquefois je ne suis qu'un brillant badinage ;
Mais qui s'y fieroit auroit tort.
Sans corps , de tous les corps je nourris mon
essence :
Je suis par-tout , dans tout. Lecteur , ouvre les
yeux :
Avec un peu d'intelligence ;
Tu me verras remplir & la terre & les cieux.

(*Le Feu.*)

A U T R E.

J'AI la tête haute en tout lieu.
Meurs-t-on ? Je fais une gambade.
Quand on veut prier le bon Dieu ,
On me donne la bastonnade.

(*Une Cloche.*)

A U T R E.

A M A vieille naissance on rend peu de justice ;
Voilà pourquoi jamais je ne vais à la Cour :

Au hameau je fais mon office ,
Allant & revenant , tant que dure le jour.

S'il n'avoit plus mon bénéfice ,
Le Monarque appauvri pourroit mourir de faim.
Plus je suis déchirant , sans mesure & sans frein ,
Plus je fais lui rendre service.

(*Le Soc d'une charrue.*)

A U T R E.

LE besoin me donna le iour ,
Que je perdîs sortant de chez mon pere.
Ranimé par le tendre amour ,
Ce nouveau bien ne fut qu'une chimere.
Lecteur , voici quel est mon triste sort ;
D'être un moment , & puis de cesser d'être ;
Sans cesse allant de la vie à la mort ,
Sans avoir pu jamais me reconnoître.

(*Le Plaisir.*)

A U T R E . (a).

A LA Ville ainsi qu'en Province,
Je suis sur un bon pied, mais sur un corps fort
 mince;
Robuste cependant, & même fait au tour.
Mobile sans changer de place;
Je sers, en faisant volte-face,
Et la Robe & l'Epée, & la Ville & la Cour.
Mon nom devient plus commun chaque jour;
 Chaque jour il se multiplie.
En Sorbonne, à l'Académie,
Dans le Conseil des Rois & dans le Parlement;
Par tout ce qui s'y fait on le voit clairement.
Embarassé de tant de rôles,
Ami Lecteur, tu me cherches bien loin;
Quand tu pourrois, peut-être avec un peu de soin,
 Me rencontrer sur tes épaules.

(*La Tête à perruque.*)

(a) Confondue dans les papiers de M. de
Voltaire, qui n'en est pas l'Auteur.

Q U A T R A I N

Au sujet d'un Satyrique furieux, qu'on fut obligé de mettre à la Bastille sous la Régence, pour avoir indiscretement offensé des gens en place, & des gens de lettres estimables.

C'étoit aussi un prêcheur de mœurs & de religion, comme le sont la plupart de ces Messieurs.

POURQUOI l'embastiller, cet insigne vaurien?
Vouloit-on le guérir du mal qui le possède?
Il falloit à Bicêtre enfermer mon faquin,
Et faire à son esprit passer le grand remède.

É P I T A P H E
D U G R A N D C O N D É.

T R I O M P H A N T tant qu'il a vécu,
De l'immortalité suivant toujours la route,
Jamais dans les combats il n'eût été vaincu,
S'il n'avoit rencontré la goutte.

A U T R E,
D'U N I N D O L E N T.

C i gît Charlot le paresseux,
Lequel, à son heure dernière,
S'écria: Que je suis heureux!
Je vais n'avoir plus rien à faire!

(Par un Inconnu.)

A U T R E,
D'U N B A V A R D.

Ci gît un Babillard, qui, la nuit & le jour,
Faisoit un moulinet de sa langue archi-folle.
La mort voulut enfin lui parler à son tour;
Et put seule, un matin, lui couper la parole.

A U T R E,
D E M. L' A B B É D E ***

Ce Prêtre-ci seroit bien effrayé,
Si son tombeau venoit à lâcher prise;
De se trouver dans un Eglise,
Lui qui n'y mit jamais le pié.

A U T R E,
D'UNE PÉCHERESSE ACARIATRE.

Ci gît une vieille Mégère ,
Dont les vices étoient connus ,
Qui ne cessa jamais de faire
L'Amant & le Mari cocus.
Passant, fuyez sa tombe impie ;
La Mort, de son ciseau fatal ,
Frémit en lui tranchant la vie ,
De crainte de gagner son mal (a).

(a) En supprimant le nom , on n'offense
personne.

Neminem ladere.

A U T R E,

*D'un Officier François , blessé à la
bataille de Villa-Viciosa , & qui perdit
la raison & la vie , sous la direction
d'un Moine Espagnol.*

S O U S cette roche un Gentilhomme
Trouva la fin de ses travaux.
Sa valeur en fit un héros ,
Et son Confesseur un pauvre homme.

A U T R E,

DE MON ONCLE LE CHANOINE.

C I gît un gros Prieur, assez bien empâté,
Qui du matin au soir ne savoit trop que dire
Il ne put, de son tems, jamais apprendre à lire;
Mais il disoit fort bien son *Bénédicté*.

A U T R E ,

D'UN PRÉLAT VERTUEUX, MAIS OPINIÂTRE.

DIEU lui donna la bienfaisance.
Le Diable en fit toujours un aheurté ;
Il gaignoit , par sa charité ,
Ce qu'il perdoit par son intolérance.

I M P R O M P T U

*Sur le fauteuil du Comte DE FUENTES ,
tué à la bataille de Rocroi , & gagnée
par le jeune d'Enghien , depuis le Grand
Condé.*

*Ce fauteuil a été donné à son arriere-
petit-fils , qui l'a fait placer dans le
cabinet des armes à Chantilly.*

CE fauteuil vermoulu , de gothique structure ;
Fixe encor les regards de la postérité ;
D'Enghien fut , à Rocroi , s'en faire une voiture ,
Pour aller tout d'un trait à l'immortalité.

A U T R E,
D E M. D E C H E V E R T.

LORSQUE la Parque l'attaqua,
Et l'entraîna dans la nuit noire,
C'est la seule fois qu'il manqua
L'avantage de la victoire.

A U T R E,
D E M. D E V O L T A I R E.

S O N génie, en tout tems, fut sa mode & son
guide.

Le Diable ne lui fit pas peur.
Il vécut philosophe, & mourut intrépide
A côté de son Confesseur.

AUTRE.

A U T R E,
D E M. D' A L E M B E R T.

P A R ses rares vertus il mérita des Dieux,
D'être sourd aux clameurs des fots & de l'envie.
Il instruisit la terre, en mesurant les cieux,
Et fit pâlir l'erreur au feu de son génie.

A U T R E,
D'UN CARDINAL DU TEMS PASSÉ.

T O U J O U R S il fut comblé des faveurs de la Cour.
Il voulut succéder à Saint Pierre dans Rome.
Il devint politique & dévot tour-à-tour;
Mais il ne put jamais devenir honnête homme.

A U T R E,**DU GENRE HUMAIN APRÈS LE DÉLUGE.**

DE ses péchés jadis l'homme étoit ivre,
Quand le Seigneur mit de l'eau dans son vin;
Puis il lui dit, l'arc-en-ciel à la main,
Je t'ai noyé, c'est pour t'apprendre à vivre.

A U T R E,**D'UN SEIGNEUR OPINIÂTRE.**

ENTÉTÉ jusqu'à l'agonie,
Il disputoit contre la mort,
Qui soudain lui trancha la vie,
Pour lui prouver qu'il avoit tort.

AUTRE,
D'UN VIEUX LIBERTIN.

CI-DESSOUS gît un impudique fou,
A tel excès entêté de la gueuse,
Qu'il prit la mort pour une racrocheuse,
Lorsqu'elle vint pour lui couper le cou.

AUTRE,
DE MADAME R.....

QUAND au fond de l'Enfer on apperçut sa mine,
On la crut de Mégère ou la mère, ou la sœur:
Elle fit, de frayeur, avorter Proserpine;
Et le Diable lui-même en frissonna de peur.

A U T R E,

*D'un Gentilhomme, qui mourut de misere
au retour de la premiere Croisade.*

Ci gît un brave Chevalier (a),
Dévot, courtois, de bonne mine,
Qui perdit, dans la Palestine,
Un œil, un bras, son Ecuyer,
Et vint mourir, sur son fumier,
De la lepre & de la famine.

CELLE DE L'AUTEUR.

IL voyoit les grands de la Cour,
Tourmentés de leur vain délire,
Valets & maîtres tour-à-tour,
Plus tristes qu'on ne sauroit dire;
Et tant s'en moqua chaque jour,
Qu'enfin il en creva de rire.

(a) Olivier Larcher.

A U T R E,
D U M Ê M E.

C E L U I qui gît sous ce tombeau
Ne fut pas un grand personnage ;
Mais , en Démocrite nouveau,
Du monde il fit un badinage.
Sa bonne humeur le consola
De n'avoir eu faveur aucune ;
Il eut la pierre , & ce fut là
Tout ce qu'il eut de la fortune.

B O U Q U E T

*A * * * pour le jour de sa fête.*

N E crois pas que ma main t'apprête
Un bouquet de vive couleur ;
Je ne veux célébrer ta fête
Que par l'hommage de mon cœur.

Ce cœur, dans la persévérance,
Veut vivre & mourir sous tes loix :
C'est une fleur, dont la constance
Pour toi ne flétrira jamais.

M A D R I G A L.

IL est vrai que j'aime en deux lieux ;
Cet aveu vous offense ?
J'aime votre bouche & vos yeux,
Voilà mon inconstance.

P I E U X E F F O R T D'UN PRÉDICATEUR.

IL tenta l'œuvre méritoire,
En s'échauffant dans son sermon ;
De convertir son auditoire ;
Mais ce fut à coups de bâton.

V E R S

A Mademoiselle CÉCILE, alors charmante Danseuse de l'Opéra: elle n'avoit pas encore quatorze ans.

CÉCILE, quand si joliment
Vous présentez une fleurette
A la bonne & tendre Collette (a),
C'est Flore qui fait un présent;
La jeune Hébé n'a point encore
Votre gaité, votre air fripon.
Quand vous dansez, c'est Terpsichore
Qui se joue avec Nivelon.
Déjà vous réglez à Cythere
Sur tous les cœurs que vous charmez:
Si savante dans l'art de plaire,
Qu'êtes-vous donc quand vous aimez?

(a) *Dans le Devin du Village.*

ÉPIGRAMME.

J E A N & Paul avoient fait ripaille ,
Et desirant savoir leur lot ,
Tirerent , à la courte paille ,
Lequel des deux étoit *un sot*.
Jean tire , & prend la plus petite ,
De quoi paroissant tout fâché ,
Il se débat , peste & s'irrite ,
Disant que Paul l'avoit triché.
Sa femme , qui hait la querelle ,
Voyant son mari tout en feu :
« Ne disputez point , lui dit-elle ,
» Mon cœur, vous l'êtes de beau jeu (a). »

(a) Un Comte de Beaujeu étoit alors ami de
cette Dame.

A U T R E.

UN jeune Abbé s'accusoit à confesse
D'avoir à cœur le plaisir de l'amour;
D'être *fêru* d'une gente maîtresse,
Qui l'occupoit & la nuit & le jour. . .
Détaillez-nous cette tendre sottise,
Dit à dessein le pieux révérend:
Nenni, nenni, reprit le pénitent,
Vous me feriez *repêcher* dans l'Eglise.

A U T R E,
LES DEUX MENDIANS,

DIALOGUE.

G U I L L A U M E.

TU fais bien vendre tes coquilles;
Avec ton cul-de-jatte, abondance est chez toi.

H s

J A C Q U E S.

Mais n'as-tu pas aussi l'état des deux béquilles?
Ta jambe nourriroit un Roi.

A U T R E,
LA DEMANDE ET LA RÉPONSE.

Q U E L S sont les plaisirs de la vie
Qu'il faut prendre à chaque saison?

Dans la jeunesse , la folie ;

Dans la vieillesse , la raison.

A U T R E,

LES DANGERS DE LA FLATTERIE

ET DE LA SINCÉRITÉ.

UN *Flagorneur* crioit à perdre haleine,
Pour haranguer tous Messieurs les passans;
Un autre fou se bouffissoit les flancs
Pour dire à tous la vérité certaine.
Qu'arriva-t-il à ces deux Charlatans?
Comus à l'un fit crever la bedaine;
L'autre, de faim, mourut en même tems.

A U T R E.

AL'ainé de ses fils, jeune homme plein d'esprit,
Un moribond léguoit tout son bien en partage;
Sur quoi, le Notaire interdit
Disputoit pour que l'autre eût part à l'héritage;
Mais le mourant lui dit: Monsieur, point de
chagrin,

Ce que je fais n'est pas chose inhumaine ;
Du premier seul, hélas ! je suis en peine ;
L'autre est si sot, qu'il fera son chemin.

V E R S

*Adressés à un rude & vieux Prêtre, qui
avoit menacé l'Auteur de le faire chasser
par le Bedeau, pour avoir demandé,
tout bas, à sa voisine, dans l'Eglise
de. . . si la Messe qu'on célébroit étoit
la dernière.*

HOMME féroce, à barbe grise,
Ennemi du bon sens & de l'honnêteté,
Tu m'as chassé de ton Eglise,
Où j'étois l'autre jour en toute humilité.
Approcher de ton temple est chose redoutable ;
Plus je n'irai dans ce saint lieu,
Puisque j'ai rencontré le Diable
Où j'allois chercher le bon Dieu.

V E R S

A l'occasion d'une mode nouvelle.

ON dit qu'un nouvel art de plaire
Va se trouver chez *la Bertin* (a) ;
Que des bonnets à *la Voltaire*
Vont enrichir son magasin.

Jeunes Auteurs, entrez dans la carrière;
Et si vous prétendez faire une bonne fin,
Prenez la plume de l'octogénaire,
Et parez-vous de ce larcin :
A ce panache salutaire
Vous rallierez le genre humain (b).

(a) *Fameuse Marchande de Modes.*

(b) *Excepté les envieux & les hypocrites.*

ÉPIGRAMME

Sur un Meûnier grossièrement ingénu.

FAISANT le Catéchisme , un jour notre
Vicaire

Interrogeoit ainsi Guillaume Farinel :

Qu'est-ce que Dieu ? Monsieur, c'est le Pere
Eternel;

Et le Fils est-il Dieu ? Lui ; c'est une autre affaire :
Comment ?... Oh ! laissez-moi le tems de m'ex-
pliquer :

Il ne l'est pas encor ; mais à la mort du Pere ,
Quand le diable y seroit, ça ne peut lui man-
quer (a).

(a) Par un inconnu.

A U T R E

*Adressée à une grosse Actrice de l'Opéra ;
jouant , avec une très-mauvaise santé ,
le rôle d'Hyphise dans Dardanus , en
1751.*

DE ton talent chacun raffolle,
Belle amante de Dardanus,
Quand , avec des tons ingénus,
On te voit livrer , dans ton rôle,
Ton cœur & tes appas charnus
A ton amant : sur ma parole,
Tu peux lui faire un don de plus ;
Tu peux lui donner la *Rougeole* (a).

(a) Maladie épidémique alors sur la pa-
roisse de l'Opéra.

A U T R E,
LA TENDRESSE DU SANG.

GUILLLOT caressoit sa grand-mere;
Papa survint, & ne le trouva bon:
Scélérat, infâme, adultere,
Dit le pere tout furibond:
Eh quoi! sans que rien te retienne,
Aimer ma mere? Et pourquoi non,
Répond Guillot? Vous *aimez* bien la mienne.

C O N S E I L

A une jeune Femme.

D E l'amitié prenant la mine,
Alcidon vous suit tout le jour.
Défiez-vous, belle Corine,
Des ruses du perfide amour:

Car souvent l'amitié s'enflamme,
Et je sens qu'il est mal-aisé
Que l'ami d'une belle Dame
Ne soit un amant déguisé.

É P I T H A L A M E.

J E U N E S amans qu'hymen veut enrôler,
Puisque le Ciel vous donne cette joie,
Permettez donc qu'un ami vous envoie
Où vous avez tous deux dessein d'aller.

P O R T R A I T.

PASSABLE autrefois de figure;
Grand ni petit, droit ni voûté,
Noir ni blond, large d'encolure,
Ni fort ni foible de santé;
De l'esprit, sans sagacité,
Du savoir, sans littérature,
Du goût, du talent, sans culture;
Enfant chéri de la gaité,
Des mœurs, mais sans austérité;
Ami de la simplicité,
De la raison, de la droiture,
Du plaisir, de l'oisiveté;
Et pour terminer la peinture,
Philosophe un peu par nature,
Et beaucoup par nécessité.

L E T T R E

*A un Savant , ou Réflexions sur le
Globe terrestre.*

CONVENEZ avec moi , Monsieur ,
que les systêmes n'apprennent pas grand
chose à l'ignorance curieuse. Je lis avec
un extrême plaisir MM.de Buffon & Bail-
ly ; avant eux , j'avois parcouru Platon,
Pline, Ticho-Brahé, Ptolomée, Galilée,
Copernic, Malebranche & Descartes. Ces
romanciers de physique & de métaphy-
sique ne m'avoient pas rendu plus
habile.

Je ne puis croire , malgré l'éloquent
Buffon , que la *taupiniere* que j'habite
soit formée par le froissement d'une co-
mète avec le soleil , que Descartes ap-
pelle le roi de notre tourbillon.

L'éternel fabricant , & le guide in-
faillible de tant de millions de mondes

qui nagent dans l'immensité de l'espace ; auroit-il appesanti sa main comme le Phaéton de la fable , & permis ce désordre planétaire pour former une petite boule de plus avec son satellite , que nous nommons lune , & qui doit être , physiquement parlant , de même date que sa compagne ?

Dans quelle région étoit le pays des Atlantides , dont le seul Platon a dit quelque chose avant M. Bailly ? Ce dernier a le bon esprit de supposer , en faisant raisonnable , au lieu d'affirmer , comme font tant d'Ecrivains entêtés de leurs opinions ; dans ces choses là , toute la science de l'homme consiste en probabilités. Il n'y a que les démonstrations géométriques qui puissent soumettre nos doutes à l'évidence. Les Théologiens sont les seuls hommes du monde qui ne doutent de rien.

Enfin , pour en revenir à ce petit globe , qui nous sert , pour ainsi dire , de vais-

seau, pour parcourir un espace diurne & annuel, selon Copernic, quel est-il? Comment fait-il son mouvement de progression & de rotation autour du soleil? Mais cela est-il exactement vrai? Et que deviendra le *sta*, *sol* de *Josué*, si vous amarez le soleil, pere du mouvement de toute nature, au milieu des sept planetes qui forment sa céleste cour?

Des millions d'autres soleils, pour nous étoiles fixes ou invisibles, ont, comme le nôtre, leurs satellites entraînés par la puissance de l'attraction, pour remplir leurs courses périodiques & constantes, depuis la ténébreuse origine de la création (a).

Newton est sublime dans ces choses-là; mais je suis si ignorant, qu'il me laisse encore dans la nuit de mes incertitudes. Qu'est-ce donc que ce petit atôme

(a) Ces propositions, purement philosophiques, ne prennent rien sur la foi qu'on doit à la Genèse.

De l'esprit, sans lagache,
Du savoir, sans littérature,
Du goût, du talent, sans culture;
Enfant chéri de la gaité,
Des mœurs, mais sans austérité;
Ami de la simplicité,
De la raison, de la droiture,
Du plaisir, de l'oïseté;
Et pour terminer la peinture,
Philosophe un peu par nature,
Et beaucoup par nécessité.

chose à l'ignorance curieuse. Je lis avec un extrême plaisir MM. de Buffon & Bailly ; avant eux , j'avois parcouru Platon, Pline, Ticho-Brahé, Ptolomée, Galilée, Copernic, Malebranche & Descartes. Ces romanciers de physique & de métaphysique ne m'avoient pas rendu plus habile.

Je ne puis croire , malgré l'éloquent Buffon , que la *taupiniere* que j'habite soit formée par le froissement d'une comette avec le soleil , que Descartes appelle le roi de notre tourbillon.

L'éternel fabricant , & le guide infailible de tant de millions de mondes

qui nagent dans l'immensité de l'espace ; auroit-il appesanti sa main comme le Phaéton de la fable , & permis ce désordre planétaire pour former une petite boule de plus avec son satellite , que nous nommons lune , & qui doit être , physiquement parlant , de même date que sa compagne ?

Dans quelle région étoit le pays des Atlantides , dont le seul Platon a dit quelque chose avant M. Bailly ? Ce dernier a le bon esprit de supposer , en faisant raisonnable , au lieu d'affirmer , comme font tant d'Ecrivains entêtés de leurs opinions ; dans ces choses là , toute la science de l'homme consiste en probabilités. Il n'y a que les démonstrations géométriques qui puissent soumettre nos doutes à l'évidence. Les Théologiens sont les seuls hommes du monde qui ne doutent de rien.

Enfin , pour en revenir à ce petit globe , qui nous sert , pour ainsi dire , de vais-

seau , pour parcourir un espace diurne & annuel , selon Copernic , quel est-il ? Comment fait-il son mouvement de progression & de rotation autour du soleil ? Mais cela est-il exactement vrai ? Et que deviendra le *sta* , *sol* de *Josué* , si vous amarez le soleil , pere du mouvement de toute nature , au milieu des sept planètes qui forment sa céleste cour ?

Des millions d'autres soleils , pour nous étoiles fixes ou invisibles , ont , comme le nôtre , leurs satellites entraînés par la puissance de l'attraction , pour remplir leurs courses périodiques & constantes , depuis la ténébreuse origine de la création (a).

Newton est sublime dans ces choses-là ; mais je suis si ignorant , qu'il me laisse encore dans la nuit de mes incertitudes. Qu'est - ce donc que ce petit atôme

(a) Ces propositions , purement philosophiques , ne prennent rien sur la foi qu'on doit à la Genèse.

de boue & de poussiere , sur lequel nous rampons avec tant de miseres & d'orgueil , auprès du gouffre de l'infini , dont mes idées n'osent ni ne peuvent approcher ? Tous ces mondes constellés , que l'ignorante antiquité croyoit cloués au firmament , comme des lampes à un plafond , & que Fontenelle prétend être peuplés d'habitans , ont-ils , comme nous , le bonheur d'avoir eu une révélation , & enfin un Rédempteur pour les racheter de l'enfer ; ou plutôt , ont-ils ou n'ont-ils point d'enfer ?

Tout cela confond ma chétive imagination ; en cherchant des lumieres , car je renonce aux solutions , je n'embrasse que des ombres ; & plus je tâtonne , plus je m'enfonce dans l'obscurité.

J'en reviens encore à ce gros animal terrestre , sur le dos duquel on m'a jetté , je ne fais comment. Avez-vous pris garde , Monsieur , qu'il ressemble à un autre corps ? Ce qui prouve que tout est lié dans

la nature , & formé sur le même patron.

La terre, comme tous les corps animés, a ses liquides, ses solides, sa fermentation, sa végétation, son éruption & ses infirmités locales. L'eau en est la partie liquide & circulante, comme le sang dans les veines des animaux; les rochers sont ses os; les végétaux ses cheveux; les élémens fermentent dans ses entrailles, comme les alimens dans les nôtres; ses rosées sont ses sueurs; ses plaies tombent en suppuration, comme les tumeurs de nos individus absèdent dans leur maturité. Elle a sur sa surface des zones pelées, stériles, & dénuées absolument des sels productifs & nourriciers, comme nous avons quelquefois sur nous-mêmes des endroits inanimés, privés de mouvement & de nourriture. Pourquoi ai-je le nez sur ces phénomènes sans pouvoir les deviner? Et pourquoi chercher à les connaître, si le divin Ouvrier de ces mer-

veilles veut m'en cacher l'origine & le mécanisme ?

Observons & adorons en silence , Monsieur , tout ce qui nous entoure & ce qui nous étonne. Avouons que cet univers ne s'est pas fait tout seul ; car , comme dit Locke , tout ouvrage suppose un ouvrier ; mais si des Docteurs assignent affirmativement à cet univers une création attestée, ensuite une submersion totale , & une dissolution déterminée , comme il est dit dans saint Luc , que répondre à cela ? Rien du tout ; car il faut vivre avec tout le monde.

Je finis, Monsieur, en vous protestant que mes questions ne peuvent , ni ne doivent faire ombre à personne. Je ne demande pas mieux que d'être convaincu. On peut d'ailleurs avouer son ignorance sans offenser son prochain.

Je suis, &c.

A Paris, ce Septembre 1772.

LETTRE

L E T T R E

Au même.

P U I S Q U E vous parlez si bien sur la matière, permettez-moi, Monsieur, de vous prier en grace de me dire quelque chose sur l'*esprit*.

Qu'est-ce que l'ame? Pourriez vous m'en donner une définition approchante de la vérité, ou même de la vraisemblance?

Je ne suis ni matérialiste, ni théologien; mais simplement curieux de bonne foi. Quelle est cette petite *personne*, enfermée dans une *grande personne*, dont les organes semblent opérer toutes les fonctions?

Mille radoteurs ont voulu assigner une résidence à cet être immatériel, dans notre individu; l'un dit qu'il est dans le sang, l'autre dans le cœur; celui-ci af-

firme qu'il réside dans la glande pinéale , & celui-là dans toute l'économie animale.

Il faudroit d'abord savoir ce que c'est , avant de lui donner une place. Les Grecs ont distingué trois sortes d'ames : *Psyché* , qui signifioit l'ame sensitive , l'ame des sens ; *Pneuma* , souffle qui donnoit la vie & le mouvement à toute la machine , & que les Latins ont traduit par *spiritus* , esprit , mot vague , à qui l'on a donné mille acceptions différentes ; & enfin nous , l'intelligence.

Saint Thomas (a) d'Aquin admet trois ames en qualité de Péripatéticien , & distingue chacune de ces trois ames , en trois parties , &c. &c. &c.

Saint Irénée , Tertulien , saint Ambroise , ainsi que Jaquelot , ne m'apprennent qu'à douter. Locke prétend que Dieu peut donner à la matiere la fa-

(a) *Somme de S. Thomas* , édition de Lyon , 1738.

culté de la pensée. Gassendi & Descartes confessent l'insolubilité de ce problème.

Je serois fâché, Monsieur, de dire comme Cicéron, *post mortem nihil est*; mais enfin, à quelle époque l'embryon reçoit-il l'immortalité commencée de cette ame, dans le sale & impur *uterus* de la mere? Voilà une origine bien abjecte pour un agent immortel.

D'ailleurs, Monsieur, une vapeur, un souffle, peut-il être susceptible de peines & de punitions éternelles, pour avoir un moment fléchi sous l'empire des faiblesses de la nature?

Moïse n'a point parlé, dans le Pentateuque, des peines & des récompenses après la mort. Ses *Juifs errans & superstitieux* n'en avoient pas la première notion. Il a fallu le mystère d'une révélation, & donner aux hommes une croyance, si nécessaire pour enchaîner la perversité des uns, & faire la fortune des autres.

Les premières assemblées des premiers Chrétiens croyoient l'ame matérielle & immortelle.

Malebranche identifie mes pensées avec la Divinité. Je vois tout en elle ; mais je ne suis , par rapport à mon corps, qu'un atôme de poussière. Que conclure de tout cela, Monsieur ? Qu'il faut croire à la miséricordieuse puissance du Créateur. J'ose le questionner quelquefois , mais avec respect, en lui soumettant jusqu'aux lumières de ma foible raison, qui est pourtant le seul instrument qu'il m'ait donné pour mesurer les objets qui frappent d'étonnement ma timide intelligence.

A Paris, ce Octobre 1772.

L E T T R E

Au même.

J'AIME à m'entretenir avec vous, Monsieur; votre science n'est ni amère, ni impérative; mais je vous avouerai que, malgré la douce & savante logique de votre profonde érudition, je n'entends presque rien à la prétendue solution des problèmes que je vous ai proposés...

Il me semble que vos corollaires algébriques ne sont presque pas applicables aux questions que j'ai eu l'honneur de vous adresser.

Mon ignorance est aussi simple que ma bonne foi est sincère. Je ne demande qu'à être persuadé; mais je ne veux pas qu'on me dise, comme Mahomet: *Crois que l'Ange Gabriël m'a parlé, ou je te tue.*

Il n'y a que les fripons & les despotes

qui se croient obligés de tyranniser les opinions. Peut-on d'ailleurs punir des doutes qui ne dépendent pas de nous , & qui ne font tort à personne ?

Cependant , Monsieur , à propos de cela , je crois devoir vous avertir que , malgré la pureté de votre morale & l'excellence de vos principes , des mouches théologiques cherchent l'occasion de vous susciter *saintement* de mauvaises affaires dans ce Pays-ci.

On vous accuse de l'irréligion qu'on reproche à tous les Philosophes , qu'outragent sans cesse les corsaires de la littérature , toujours armés contre les talens ; pour moi , Monsieur , j'ose affirmer que de tous les Philosophes aimables que j'ai connus , pas un ne m'a paru avoir la moindre idée de détruire la religion dominante.

Ce seroit , au lieu de philosophie , une absurdité punissable , d'ôter aux hommes ce baume consolateur de tous les maux

de la vie; mais la saine raison dira toujours qu'il ne faut pas que ce baume salutaire devienne un poison mortel, en passant par les mains des hommes, & sur-tout des hommes dangereux.

Les Philosophes ont, sans doute, mis en évidence l'abjecte nudité de la superstition, & livré à l'anathème des nations, l'effroyable délire du fanatisme; mais c'est l'abus (a), & non la religion, que la philosophie a voulu détruire.

Les enfans perdus de la théologie, non plus que leurs commis, ne sont pas en état d'en faire la différence.

J'ai particulièrement connu MM. Fontenelle, St.-Aulaire, Montesquieu; Boulanger, Diderot, Helvetius, Voltaire, Duclos, d'Alembert, Jean-Jacques

(a) En fut-il un plus absurde & plus abominable que celui de mettre les deux mondes à feu & à sang, pour persuader une religion de douceur & de charité?

Rousseau , &c. & je puis attester que la religieuse honnêteté de ces gens-là m'a paru préférable à celle de tous ces *Jurés-crieurs de mœurs & de religion*, qui ont barbouillé tant d'invectives contre des hommes célèbres , qu'ils n'étoient pas plus dignes de connoître , qu'en état d'apprécier (a).

Pour moi , Monsieur , d'après même mes très-humbles questions, je fais profession d'être un vrai chretien; la morale en est si charitable & si douce !

Mais je me regimbrai toujours, quand des hommes insensés & cruels se viendront mettre entre le Dieu que j'adore & moi , pour me persécuter & pour me chercher des délits qui n'ont jamais été ,

(a) Ce n'est pas qu'il n'y ait des Journalistes estimables & nécessaires; mais je plains ceux qui sont obligés d'employer leurs talens à maudire des Auteurs qu'on lit , pour exalter des Ecrivains qu'on ne peut lire.

ni dans mes intentions ni dans mon cœur ; le regne de l'inquisition est passé même dans son pays natal ; & c'est encore à la bonne philosophie qu'on doit cette consolation.

Je suis, &c.

A Paris, ce Décembre 1774.

Les Réponses à ces Lettres ont paru trop philosophiques pour être imprimées.

LETTRE (a)

*A l'Auteur d'une Brochure intitulée,
Réponse à la défense de mon Oncle.*

SANS avoir l'honneur de vous connaître, Monsieur, je ne puis me re-

(a) Cette lettre a été écrite le premier Janvier 1768 : une nouvelle édition d'invectives contre M. de Voltaire a déterminé l'Auteur à la rendre publique.

fufer la fatisfaction de vous dire ma pensée sur un de vos écrits, dicté fans doute par l'erreur d'un premier mouvement.

Est-il possible qu'un homme, connu par son érudition, & qu'on dit estimable à tant d'égards, s'oublie au point de faire un recueil d'injures, pour prouver qu'il n'y a que les malhonnêtes gens qui disent des injures?

Je ne connois M. de Voltaire que par la célébrité de ses talens; mais j'aime à croire que quand cet admirable vieillard n'est ni offensé, ni en colère, ses écrits ne respirent que la saine raison & l'amour du bien public.

Ne me prenez donc pas, Monsieur, pour un de ses disciples, qui cherche à vous offenser pour venger son maître; un tel projet n'est pas fait pour la bonne-homme provinciale dont je fais profession.

Je ne me défends pas d'aimer à lire

na
ns
u-
nu
a-
de
er
ni
ar
à
d
rs
-
,
e
;
-
-
e

tout ce qui sort de la plume de cet écrivain sublime ; mais je ne fais point mettre l'entêtement de la prévention à la place de la justice, ni faire de mon opinion, d'ailleurs assez indifférente, une affaire de parti, pour offenser un savant qui peut s'égarer tout comme un autre.

Je voudrois, Monsieur, que tous les gens de lettres, qui ont illustré tant de nations sur la terre, fussent dignes d'être sincèrement amis, & qu'ils se réunissent en commun pour polir & éclairer le vulgaire, qui ne pense gueres, ou qui pense mal ; mais presque tous ces Messieurs, dévorés du feu de l'amour-propre le plus mal entendu, se haïssent comme des femmes, & se déchirent comme des dogues. C'est ainsi qu'ils se rendent les jouets des fots, dont ils devroient être les maîtres.

Votre adverfaire l'a très-bien dit ; je ne fais s'il l'a toujours exactement pratiqué.

« Les ennemis littéraires , dit-il dans
» une de ses Préfaces, doivent se garder
» d'avoir un procès devant le public ,
» qui condamne presque toujours les
» deux parties au ridicule. »

J'ignore, Monsieur, quels ont été
avec vous les torts de M. de Voltaire ;
mais peut-il en être d'assez grands pour
vous engager à commencer par faire,
sous le titre d'un supplément à un de ses
ouvrages, la satire la plus amère d'un
livre dont les fautes vous auroient in-
failliblement moins affecté, si vous
n'aviez eu des raisons personnelles pour
prendre si chaudement le parti de ce
que vous appelez la vérité ? Deviez-
vous toutefois, en combattant un homme
si célèbre, commencer par oublier ce
que vous recommandez vous-même,
c'est-à-dire, l'indispensable loi de la
bienfaisance & des égards ?

Cependant, en croyant effectivement
lire un livre continué, & qui ne pou-

voit raisonnablement l'être que par son Auteur vivant, on n'a trouvé qu'une fatigante collection d'outrages. C'est une main étrangère qui, sous un titre spécieux, & au lieu de faire une critique sage & raisonnée, n'écrit autre chose qu'une insulte préméditée & révoltante. Je vous demande, Monsieur, s'il y a dans ce procédé de la bonne foi & de l'honnêteté?

C'est la passion, sans doute, qui vous aveugle & qui vous met en contradiction avec les principes que vous avancez. Vous dites, à la page 50 de votre supplément: « Je fais les égards » que je dois au public, & je fais me » respecter moi-même. »

C'est d'après cette discrète profession de foi, que vous accusez dans le même ouvrage M. de Voltaire d'être un *faussaire*, un *plagiaire*, un *effronté* & un *ignorant qui ne sait pas le grec*. Est-ce là le style des égards & du res-

pect; & peut-on vous en croire, quand la prévention vous fait sans cesse oublier l'ouvrage, pour ne vous occuper qu'à dire du mal de l'Auteur?

(a) Que la prostitution publique du beau sexe de Babylone ait été ou n'ait pas été une loi de la superstition de ce tems-là, il est constant que, malgré Baruch, Jérémie, & le confabulateur Hérodote, chacun peut pencher pour la négative, en faveur de l'humanité; & l'erreur de M. de Voltaire, si en cela il a commis une erreur, paroît plus digne d'excuse que de blâme. Il ne voit d'ailleurs, dans l'obscur chronologie des tems & dans les annales du monde, amas confus de mensonges & de quelques vérités, que la masse des grands événemens qui ont changé les Empires. Les barbaries locales, les usages insensés de quelques nations,

(a) Page 16 du Supplément.

enfin, tous les petits détails se perdent aux yeux de la postérité. Voilà pourquoi, si je ne me trompe, les esprits méthodiques & les puérils calculateurs des événemens de la vie mettent volontiers un historien philosophe au rang des romanciers & des ignorans, uniquement parce qu'il fait douter, & parce qu'il voit les objets avec le microscope de la raison.

Si on pouvoit, Monsieur, en conscience, justifier un ressentiment, ne feroit-on pas tenté de pardonner au Nestor des beaux esprits, de vous avoir décoché une plaisanterie que je n'approuve pas assurément, mais dont je n'ai pu m'empêcher de rire avec tout le monde? Pourquoi mettre à la main d'un homme, qu'on lit d'un pôle à l'autre, les armes dangereuses de la plaisanterie? A cela vous commencez par répondre avec la même sincérité d'inten-

tion, & avec les mêmes termes dont vous vous êtes déjà servi.

« (a) Quel triomphe pour vous, si
» vous pouviez m'engager à vous rendre
» la pareille ! (Il s'agit d'injures.) Non,
» vous n'aurez pas sur moi cet avan-
» tage. *Je dois des égards au public, &*
» *je fais me respecter moi-même.* »

Vous êtes bien sûr de vous-même, Monsieur, & bien au-dessus de ces bagatelles, & ce n'est pas vous qui êtes capable d'oublier les égards *que vous devez au public, & le respect que vous devez à vous-même* : cependant, en écrivant ces protestations de la plus scrupuleuse intégrité, vous faites un libelle, qu'assurément vous devez vous reprocher par honnêteté & par amour-propre.

(a) Page 14 de la Réponse à la défense de mon Oncle.

Vous avancez sans façon , & en homme sûr de sa prudence , que M. de Voltaire ne fait disputer qu'en homme grossier , & naturellement fait pour dire & pour écrire des sottises. Que faites-vous donc , vous , Monsieur , quand vous l'attaquez & quand vous le traitez , à la face de l'Europe , (a) d'homme déshonoré par cent actions infâmes ; de caractère inquiet , turbulent , & chassé de tous les endroits où ses talens l'avoient fait admettre ; d'homme abandonné à des usures criantes , & à une avarice sordide ; de tyran odieux , exalant sa bile en injures & en calomnies atroces ? Vous assurez l'existence d'un pareil monstre , & vous ajoutez qu'il sied bien à ce vieil Adonis , foible , languissant , & pouvant à peine se soutenir , de prendre le parti des Dames de Babylone. Applaudissez-vous , Monsieur , si vous trouvez cette

(a) Pages 27 & 28.



façon d'écrire bien au-dessus du ton des halles, que vous reprochez à M. de Voltaire; mais j'ai l'honneur de vous avertir que vos lecteurs, les plus malignement curieux de ces querelles humiliantes, n'ont éprouvé, en lisant tant d'horreurs, que de l'indignation & de l'ennui. Si on aime le sel de l'épigramme en France, on ne peut y applaudir à la grossiereté qui n'inspire que des dégoûts, parce qu'il n'y a généralement rien, à la longue, de si triste que la méchanceté. Que deviendrait l'ordre civil, si les passions irritées rendoient légitimes la publicité & l'impunité des haines? J'en appelle à votre cœur désarmé, sans doute, par le remords de la réflexion: vous vous êtes reproché cette indiscretion scandaleuse, comme un malade rougit de toutes les folies qui lui sont échappées dans le feu d'un accès de fièvre. Quelle gloire auriez-vous à gagner, Monsieur, quand vous

pourriez mettre en évidence toutes ces abominations? elles ne sont faites ni pour l'un ni pour l'autre, & sur votre réputation d'homme de bien, je redirois volontiers :

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots?

Je veux croire, comme vous le dites très-bien, que vous savez mieux le grec que M. de Voltaire, qui, selon vous, n'est pas un fort habile homme; mais sa maniere d'être ignorant fait enchante l'univers, sans compter les *femmelles* (a) & les *beaux esprits des cafés*.

Détrompez-vous, Monsieur, il a des admirateurs chez toutes les nations; je ne dis pas où il y a des lettres, mais où il y a de l'humanité & de la raison. Il est plus estimé qu'on ne pense des Souverains de l'Europe, qui font cas des grands talens & du génie. Il a,

(a) Réponse à la défense de mon Oncle.

depuis plus de trente ans , l'intime amitié d'un Ministre aimable & éclairé ; deux qualités si précieuses & si rares parmi les grands de la terre ; & ses défauts & ses ennemis ne vivront plus dans la mémoire des hommes , quand il appartiendra à tous les siècles à venir. Pour vous , Monsieur , qui avez mérité une place distinguée parmi les savans qui ont illustré ma patrie , vous deviez , ce me semble , combattre votre ennemi , puisque vous vouliez combattre , par des procédés généreux , au lieu d'enfoncer le poignard de la récrimination dans le cœur d'un homme presque octogénaire , qui , s'il a mérité des reproches , n'a jamais mérité des volumes d'injures.

On fait de lui , quoique vous mettiez ses bonnes œuvres sur le compte de ses fantaisies , des traits de bienfaisance qu'on sauroit encore davantage , si le cruel orgueil des hommes n'étoit , en

secret, irrité du prodigieux avantage qu'il a sur tous les autres.

Il peut être un ignorant, j'y consens, pour vous faire ma cour ; mais, de notoriété générale, il a réduit au néant du mépris, ces disputes scolastiques, autrefois dangereuses, aujourd'hui si raisonnablement dédaignées. Comme Hercule qui, par sa force indomptable, faisoit *refuir* les bêtes féroces dans leurs tanières ; il a forcé les pédans & les cagots, par le charme de la raison & de la philosophie, à rentrer dans le cloaque de la honte & de l'oubli qui leur servit de berceau.

Il a voulu briser la dent venimeuse du fanatisme, & forcer les hommes, quels qu'ils soient, à sentir le besoin qu'ils ont tous de se pardonner mutuellement leurs foiblesses & leurs sottises.

Il a eu tort, sans doute, de s'écarter du chemin de la gloire, pour écraser ces

essaims d'insectes bourdonnans, qui ont voulu l'empoisonner du fiel de leurs piquures; mais s'il avoit eu dans l'ame une portion de sensibilité plus limitée, il n'auroit peut-être pas produit tant de chef-d'œuvres, qui, malgré l'envie, feront honneur à la France tant qu'il y aura des hommes sur la terre.

Les cœurs indifférens ne produisent que des choses indifférentes; mais, quoi qu'il en soit, s'il est permis d'être sensible, il n'est pas permis d'être méchant, même en se défendant contre la méchanceté, quand on veut intéresser ses semblables. -

Je ne crois point ce que vous dites de votre ennemi, comme je ne crois point ce qu'il dit de vous. Vous êtes tous deux fâchés, & conséquemment injustes. Cependant vous conviendrez, dans le silence de l'animosité, que les hommes perdent bien de l'estime & des consolations à se traiter ainsi.

Si quelque chose , Monsieur , pouvoit vous dédommager du malheur d'avoir senti la haine , d'avoir fait un persifflage inhumain sur la mort d'un vieillard , par cela seul respectable , & d'avoir si maussadement traité de *Maître d'Ecole* le Sophocle & le Tacite des François , ce seroit le courage que vous avez eu d'attaquer un homme tel que M. de Voltaire , dont la célébrité retombe jusques sur ses ennemis , qui , sans lui , n'auroient peut-être pas été connus au-delà du petit cercle de leur coterie. Rendez justice , Monsieur , au motif d'équité qui m'a déterminé à rendre cette lettre publique. Je n'ai point voulu vous humilier , encore moins vous faire de la peine ; j'en jure sur la droiture & la vérité de mes intentions ; mais j'ai réclamé les droits de l'urbanité françoise , si cruellement sacrifiés aux séductions de l'amour-propre en colere. Je vous demande sincèrement

pardon, s'il m'est échappé dans cette lettre un mot qui ait pu vous déplaire. Nous passons notre vie à nous tromper de la meilleure foi du monde; mais du moins que nos erreurs n'éloignent pas de nous les douceurs de la paix, & cette bienveillance générale, si consolante pour les bonnes gens, & qu'on ne perd jamais de vue sans les plus grandes amertumes.

Pour moi, Monsieur, je ne suis qu'un vieux Gentilhomme de campagne; à peine fais-je lire & écrire; mais j'ose, sans aucune sorte de prétention, parler en citoyen véridique, & penser en honnête homme. Si je savois où vous trouver, j'irois, en homme qui ne craint rien, & qui n'est d'aucun parti, vous assurer de la candeur de mes sentimens.

Je suis, &c.

1774.

LETTRE

L E T T R E

A M. DUCLOS, Secrétaire perpétuel
de l'Académie Française.

« EN vérité, Monsieur, il ne vous manquoit, pour être tout-à-fait joli garçon, que de vous afficher, comme vous avez fait dans le Mercure, à côté de ces petits faiseurs de vers & de prose qui nous ennuiant périodiquement tous les mois. Je ne fais quel est le mérite de faire des vers ou de la prose; mais je fais bien, moi, que rien n'est si maussade, pour un homme comme il faut, que d'être enregistré parmi les Auteurs, & confondu avec ces petits faiseurs de phrases, qui sont généralement d'assez mauvaise compagnie. »

Voilà, Monsieur, le compliment que me fit l'autre jour un jeune Seigneur, qui me témoigne de l'amitié : j'ai cru

ne pouvoir me dispenser de lui répondre
sérieusement, ce que je vous ai enten-
du dire plusieurs fois, & ce qui se pré-
sente naturellement à l'idée de tout
homme raisonnable.

« Vous croyez-donc, M. le Marquis,
ai-je poliment répondu, que pour être
bon gentilhomme, il faut nécessairement
être une bonne bête? La noblesse du
royaume vous doit un remerciement
sur la galanterie de cette décision. Quoi!
ne voyez-vous pas que c'est un reste des
vieux préjugés de notre fierté gothique,
de croire encore qu'il y a de l'avilisse-
ment à cultiver son esprit & à épurer sa
raison? Ignorez-vous, Monsieur, que
nos anciens Chevaliers, pleins d'ailleurs
d'honneur & de folie, auroient eu honte
de savoir signer leur nom, & ne con-
noissoient guère que l'art des com-
bats?

» Ces meurtriers, mercenaires pour
la plupart, ne quittoient leurs tristes

donjons, qu'ils appelloient Châteaux, que pour opprimer les cultivateurs, en se réunissant sous la bannière d'un suzerain barbare, qui les menoit féodalement égorger d'autres barbares comme lui, tous nés pour la destruction, pour la rapine, & pour le malheur du monde. Voilà les nobles mœurs du tems passé.

„ Cette maniere d'être, Monsieur, vous semble-t-elle préférable à cette philosophie plus éclairée & plus douce, qui lie politiquement les hommes par la chaîne des besoins, par le charme du plaisir, & par les consolations de la société, dont, quoi qu'on en dise, ne peut se passer notre misérable foiblesse. Il ne s'agit pas de préférer *Trissotin* ni *Vadius*, à un honnête gentilhomme, ni de faire de sa maison un hôtel de Rambouillet : mais, faire des vers sans malice & sans vanité, chérir l'étude des belles-lettres, qui font le plus doux

charme de la vie (a) ; au lieu de les avilir, révéler les hommes célèbres, qui, par leur génie, ont débarbarisé, pour ainsi dire, la nation ; sentir, à chaque instant du jour, le bonheur de vivre dans un siècle où les loix de la raison & de l'humanité éclairée surveillent presque seules à la tranquillité & à la conservation des citoyens, & leur portent des secours réciproques jusques dans les horreurs de la guerre ; voilà, Monsieur, ce qu'on peut bourgeoisement préférer à la vaine étude de l'étiquette des Cours, & au sot orgueil de nos vieux préjugés. Vous ne vous doutez pas, Monsieur, non plus que la majeure partie des François, qui jouissent stupidement du fruit de tous les arts, que c'est à leur renaissance qu'ils doivent le bonheur d'être devenus des

(a) *Studia adolescentiam alunt..... senectutem oblectant....*

hommes, après avoir été si long-tems des bêtes féroces. Apprendre, s'il est possible, par le moyen de l'histoire, celle des grands hommes & des grands événemens du petit globe que nous habitons ; apprendre à bien écrire & à bien parler, du moins sa langue naturelle ; enfin, apprendre, avec d'illustres morts, à penser au-dessus du vulgaire des vivans, qui ne pense guere ou qui pense mal, c'est-là, si je ne me trompe, déroger à l'ignorance & non à la noblesse.

» Voilà, Monsieur, ma profession de foi. Est-ce à des dynasties cruelles & superstitieuses, à des conjurés fanatiques, à d'illustres assassins, à des professeurs d'absurdités, que la France doit la gloire qu'elle a, d'être encore citée quelquefois pour la nation de la terre la plus jolie & la plus douce ? Non, Monsieur, comme la fameuse Athènes, Paris doit ses plaisirs & son lustre à des écrivains sublimes, à des génies courageux, &, j'ose le dire, à

des philosophes aimables, qui l'ont, pour ainsi parler, tirée des griffes de la plus honteuse gothicité. Elle ne doit peut-être pas moins aux héros du Parnasse, qui ont élevé son ame & éclairé ses mœurs, qu'aux héros guerriers qui ont défendu ses foyers & étendu ses conquêtes. Malgré les fabuleux prodiges des Grecs à Troies, à Salamine, à Maraton, & dans le Peloponèse, il n'en est pas moins vrai que ce sont les beaux arts qui ont immortalisé leur Ville capitale, dont les citoyens traitoient de barbares les autres peuples de la terre, qui ne savoient que s'entre-égorger.

Comparez un moment, Monsieur, la fête de l'*Ane*, celle du *Guy de Chêne*, où assistoient des sots & présidoient des fripons, la cour d'amour, les *Juux sous l'ourmel*, les fabliaux des Troubadours, les farces scandaleuses des confreres de la passion, à nos spectacles réguliers, à la législation morale de Moliere, aux

charmes lyriques de Quinault, à la grandeur de Corneille, à la tendresse de Racine, à l'énergie de Crébillon, & à l'éloquence victorieuse de M. de Voltaire; comparez encore les anciens abus, destructeurs de l'ordre moral & du bien public; la saleté & le danger des Villes, où les nobles n'osoient paroître qu'en bottines, de peur d'être appelés *vilains*; l'incommodité & le brigandage des chemins; la fureur des duels, &c. à tout ce que des arts nouveaux & des mœurs moins déraisonnables & plus honnêtes, ont inventé de plus agréable & de plus utile, pour nous rendre plus aimables & plus heureux: après cela, Monsieur, traitez, si vous l'osez, les hommes sublimes, à qui nous devons la gloire de la nation & les enchantemens de la Capitale, d'auteurs avec lesquels les gens de qualité ne doivent jamais se confondre. Si la France n'avoit eu pour Souverains que des Rois fainéans, & pour premiers Sujets,

que des Seigneurs ignorans & guerriers , elle seroit restée dans les horreurs de l'anarchie féodale ; & ses peuples , qui devoient un jour devenir citoyens sous l'autorité d'un bon Maître , seroient encore des bêtes sauvages , dévouées à la fureur des tyrans. L'étude de quelques bons livres & le commerce des femmes de goût , ont fait succéder l'esprit de société , à cette vie de cabaret , si licencieuse & si contraire à l'urbanité françoise. On a enfin appris à juger les hommes , non sur de fastueux blasons , ni sur des faits d'armes , qui ne sont pas toujours de sûrs garans du mérite & de la vertu ; mais sur des qualités plus estimables , que la nature ne fait qu'ébaucher , & qu'une bonne éducation acheve.

» J'ajouterai , Monsieur , que ce n'est que depuis que nous avons appris à expliquer un peu les Auteurs Latins , que nous avons fait des especes de loix , qui , à la vérité , tiennent encore à l'inconfé-

quence & à la variété des coutumes; mais enfin, à l'aide de Cicéron & de Justinien, nous avons appris à défendre la cause du juste & les droits du foible, contre le pouvoir & l'impunité du plus fort, par des moyens moins affreux que ceux du duel, des épreuves du feu, de l'eau bouillante, des barres de fer rouge, & autres formes judiciaires, alors si révérees, & qui nous paroissent aujourd'hui si absurdes & si révoltantes. C'est donc encore en déchirant le bandeau de l'erreur, que nous sommes devenus plus sages, & peut-être plus capables de parvenir à une plus grande somme de bonheur, qu'en restant dans les ténèbres de la rusticité. Il n'y a rien, à mon avis, de si roturier qu'un gentilhomme mal appris, qui se fait honneur d'être, comme dit Montagne, *ignare & non lettré*. C'est le tic de certains grands Seigneurs de nos jours, à qui il est plus commode de mépriser le mérite du savoir, que de l'ac-

quérir, & plus facile de dédaigner les beaux arts que de les cultiver. Cependant il est peut-être, dans le fait, moins glorieux de mériter les faveurs de la Cour que celles des Muses. Saint-Gelais & Pibrac font plus d'honneur au seizième siècle, que les mignons de Henri III.

„ MM. de Voltaire, de Buffon, Duclos, Dalember, &c. reste précieux de nos Ecrivains nationaux, dont peut-être nous ne connoissons pas assez le mérite, font-ils, à votre avis, M. le Marquis, moins dignes des regards de la patrie, qu'un valet-gentilhomme, qui passe sa vie à ramper avec orgueil dans les antichambres de Versailles? L'existence de celui-ci ne passe pas ordinairement l'*œil-de-bœuf*(a); & la célébrité de ceux-là fera, pour le nom françois, une époque de gloire dans tous les siècles à venir. Les vérités de la raison valent bien les chimères de la vanité; on dit que le pere

(a) Point de rasliement de tous les oisifs de la Cour.

du fameux Descartes ne pouvoit se consoler d'avoir , selon son expression , un *fil rélié en veau*.

» Un homme à talons rouges se vantoit d'avoir fait une plate chanson contre son ami ou contre sa maîtresse , & rougiroit d'être cité pour l'auteur d'un bon livre. Cependant César n'a pas eu honte d'écrire ses commentaires ; cet ouvrage ne lui a pas moins acquis de célébrité que ses conquêtes. Le mérite de l'auteur ajoute à la gloire du conquérant ; & César étoit assurément d'aussi bonne maison qu'un Seigneur de la Cour. Je vous parlerois bien , Monsieur , de Zoroastre , de Sanchoniaton , de Moïse , qui ont été des *gentilshommes* historiens & de grands législateurs ; de Xénophon , de Polybe , de Tite-Live , qui ont été auteurs & guerriers ; de Cicéron , qui protégeoit des Souverains (a) , dont il refusoit les pré-

(a) Ariobarpane , Roi de Cappadoce.

sens ; d'un de nos premiers Rois de France , Chilpéric, qui a écrit ou fait écrire des vers sur l'arithmétique, comme Charlemagne sur l'astronomie : mais pour vous rapprocher mes autorités , je vous citerai François I, qui faisoit des vers ; le bon Henri IV, des chansons ; Louis XIII, qui, dans sa dernière maladie, mettoit des psaumes en musique ; Racan, Comte de Beuil, alors poëte fécond & harmonieux ; Louis XIV, qui, dans le repos de sa gloire, parodioit Lully ; le Duc de la Rochefoucault, qui a écrit d'excellentes maximes ; le Duc de Villars, qui a été auteur , vainqueur & sauveur de la France. Bussi Rabutin, Saint-Evremond, écrivains aimables & érudits ; le tendre Fénelon, non moins éloquent que Saint Jean-Chrysostôme ; Lafarre, Chaulieu, Saint-Aulaire, dont les muses de qualité ont mérité tant d'éloges ; le Roi de Prusse, qui fait de grandes choses & de bons vers ; le Duc de Nivernois, le Cardinal

de Bernis , l'Abbé de Voisenon , MM. de Jaucourt & de Chatelux , le Chevalier de Boufflers , &c. qui prennent la liberté d'être encore plus recommandables par leur talent de plaire , que par leur naissance.

„ Ces Messieurs ont-ils cessé d'être gentilshommes , pour avoir fait imprimer leurs pensées ? Labruyere, le Théophraste des François , est dans le temple de mémoire avec le Grand - Condé , dont il n'étoit dans ce monde que le secrétaire , presque ignoré de son maître : on eût bien étonné le fier Achille , si on lui avoit prédit , sur son char de triomphe , qu'un jour un pauvre payfan d'Argos , ou de telle autre Ville qui se vante de l'avoir vu naître , marcheroit à ses côtés dans le temple de la gloire , & qu'enfin , le bon-homme Homere feroit dans l'avenir aussi fameux que l'orgueilleux fils de Thétis , dont le nom , sans le poëte , ne seroit peut-être jamais parvenu jusqu'à nous.

» Nos maîtres ont profité de la lumière que les beaux arts ont répandu sur cette partie de l'Europe, jadis couverte de ténèbres, & arrosée du sang même des victimes humaines qu'elle immoloit à ses Dieux. C'est un conseil de sang, & non l'ingénieux Ronfard, qui instruisit Charles IX à consentir au meurtre à jamais déplorable d'une partie de ses sujets. Les muses n'habitent point avec les furies; & si Minerve se permet d'être quelquefois un peu maligne, elle n'est jamais cruelle. La saine raison paroît avoir brisé les dents acérées du fanatisme, & fait disparoître les pratiques insensées de la superstition, pour faire pratiquer la morale de notre religion dans toute sa pureté.

» Croyez-vous, Monsieur, que les fondateurs de l'Académie françoise & de l'Académie des sciences ne méritent pas à cet égard autant d'éloges, que les fondateurs de tant de riches Abbayes, si gé-

néralement inutiles , & de ces autres congrégations de mendiants , qui ont fait vœu de vivre aux dépens de la société , qu'ils surchargent & qu'ils anéantissent ?

» Il est sans doute plus glorieux pour des Rois de commander à des hommes qu'à des brutes ; comme il est plus avantageux pour des hommes d'obéir à des maîtres , dignes de les connoître & de les gouverner , qu'à des imbécilles ou à des vautours , comme l'étoient autrefois ces chefs de brigands , qui s'arrogeoient le titre de Roi , & qui méritoient à peine le nom d'homme (a).

» Je conviens , Monsieur , que la culture & les dons de l'esprit n'empêchent pas de faire des sottises , & que cet avantage même est sans cesse un titre d'exclusion pour obtenir les faveurs des puissances de la terre , parce qu'il y a toujours

(a) Tout vice est issu d'ânerie.

une armée de fots, munie d'un privilege pour punir un homme d'esprit, quand il n'a pas l'art des adulations, ni les finesse de l'hypocrisie; mais enfin, s'il apprend à dédaigner respectueusement la plupart des dispensateurs des graces de la fortune, & à voir tranquillement le triomphe des bêtes, la bassesse des flatteurs & le succès des fripons, c'est déjà beaucoup : je conviens encore que l'amour-propre de la plupart des beaux esprits est presque toujours intolérant, & rend ces Messieurs, comme dit M. de Voltaire; les jouets des fots, dont ils devroient être les maîtres; mais ce n'est pas la faute des lettres, c'est celle des hommes, qui fatiguent leur courte existence à se combattre pour des chimeres de vanité, qui n'en valent assurément pas la peine. Quels sont d'ailleurs les états de la vie, sur qui la discorde ne verse pas ses poisons? Mettez deux Rois dans un royaume, deux Papes dans

dans le monde chrétien, deux Evêques dans un diocèse, deux Curés dans une paroisse, deux chefs dans une armée, deux femmes dans une maison, deux beaux esprits dans une société, voilà sûrement la guerre déclarée; mais si quelque remède pouvoit adoucir les plaies naturelles du genre humain, ce seroit, sans doute, l'étude d'une philosophie, non de parole; mais d'une pratique constante & éclairée, préférable au stupide entêtement & à la morgue de l'ignorance.

„D'après ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, Monsieur, ne me croyez pas assez mauvais raisonneur pour confondre le petit mérite d'un madrigal, d'une chanson, d'une épitaphe, d'une épître à un ami, d'un roman, si vous voulez, ou d'une médiocre pièce de théâtre, avec les chef-d'œuvres des hommes célèbres dont je viens de vous parler;

I. Partie.

L

mais je soutiens que ces choses-là sont telles, qu'on ne s'en doit pas cacher, comme des fautes commises. Quand on a l'esprit, dans ce siècle-ci, de faire de la prose ou des vers, sans offenser personne, on peut avouer l'un & l'autre sans amour-propre & sans honte.

» Le certificat de M. de Cherin, qui fait présenter un gentilhomme à la Cour, ne doit pas l'empêcher de se présenter dans une bibliothèque. On peut passer du champ de Mars dans le temple des muses, sans craindre d'avoir sérieusement un ridicule à se reprocher. Ne méprisez pas les auteurs, si vous voulez en avoir d'estimables, & ne regardez pas l'érudition comme indigne de la noblesse.

» Je voudrois qu'il y eût un peuple chez lequel on prisât moins le certificat d'un juge d'armes, que celui d'un juge de la vertu. Se vanter de ses ayeux, c'est

aller chercher dans les racines , les fruits qu'on doit trouver sur les branches. Mais vous ne m'écoutez pas , M. le Marquis ! gardez vos préjugés , puisqu'ils vous plaisent ; mais laissez-moi la liberté de penser qu'on peut être un excellent gentilhomme , & même un homme de bonne compagnie , non en faisant le métier de rimailleur , comme M. Desmazes (a) ; mais en consignant une bagatelle dans un recoin du vaste tombeau du Mercure. »

Voilà , Monsieur , mon petit plaidoyer en faveur des gens de lettres. Mon adverse partie , qui ne m'a répondu qu'en bâillant , devrait du moins être condamnée par défaut ; mais , pour la faire enrager , je vais encore adresser cette bagatelle à M. de Lacombe , pour qu'il en fasse un article de son journal. Je vous ai pris pour mon juge dans cette affaire ; j'aurai tort si vous me condamnez ; mais

(a) Personnage ridicule de la fausse Agnès.

236 *Nouveau Recueil de Gaieté, &c.*

du moins je profite de cette occasion
pour rendre un hommage public aux
vertus que je vous connois depuis plus
de trente ans, & pour vous assurer de la
constance de mon amitié.

Je suis, &c.

Monsieur,

V.....

Le Comte D. L. T.

A Paris, sans date.

Fin de la premiere Partie.



(a) Personnage ridicule de la fable Agnès.